

Tout vice, mes jeunes Dames, tourne comme vous le savez sans doute, au désavantage du vicieux, et fait souvent le malheur d'autrui; mais de tous les vices celui qui nous précipite dans les dangers et les malheurs les plus grands, c'est, à mon avis, la colère. Je la définis une aversion subite et violente, enflammée du désir de la vengeance, et causée par le ressentiment d'une injure reçue. Il n'en est point qui subjugué et aveugle davantage notre raison. Quoiqu'elle soit le partage ordinaire des hommes, il n'est pas moins vrai que les femmes y sont fort sujettes, et qu'elles la portent quelquefois à des excès beaucoup plus dangereux et plus funestes. La délicatesse de leur organisation, les rendant extrêmement sensibles, fait qu'elles s'enflamment plus aisément, et qu'elles ont moins de temps pour la réflexion. Un rien les affecte, les irrite et les met hors d'elles-mêmes, par la raison que leurs organes sont infiniment souples et susceptibles d'impression. Mais, si nous autres femmes, nous nous irritons facilement, il faut convenir que nous nous apaisons de même, et que nous avons beaucoup plus de douceur et d'aménité que les hommes. Notre grande sensibilité nous rend compatissantes, affables, prévenantes, d'un commerce agréable, et c'est principalement par ces qualités que nous nous attachons les hommes. Or, c'est pour vous maintenir en ces vertus et vous prémunir contre la colère, qui les fait perdre, que je vais vous conter l'histoire de trois jeunes gens amoureux des trois sœurs, devenus tous malheureux par les funestes effets de l'emportement d'une d'entre elles.

Marseille est, comme vous savez, une des villes les plus anciennes et les plus considérables de la Provence. Comme c'est un port de mer, elle est fort commerçante, mais aujourd'hui moins qu'autrefois. Parmi les négociants de cette ville, il y en avait un extrêmement riche en terres et en argent, nommé Narnald Cluade, de très basse origine, mais plein d'honneur et de probité. Il avait de sa femme plusieurs enfants, trois filles, entre autres, plus âgées que les garçons. Les deux premières, qui étaient jumelles, avaient quinze ans, et la plus jeune quatorze. Leur mère n'attendait pour les marier que le retour de son mari, qui était en Espagne pour les affaires de son commerce. L'une des

ainées se nommait Ninette, l'autre Madeleine, et la troisième Bertelle.

Un jeune gentilhomme, peu favorisé des biens de la fortune, nommé Restaignon, était amoureux passionné de Ninette, qui ne l'aimait pas moins tendrement. Comme il était fort aimable et fort insinuant, il sut obtenir ses faveurs. Au lieu d'affaiblir son amour, elles ne firent que l'augmenter et le rendre plus violent. Pendant qu'il jouissait de son bonheur, deux jeunes cavaliers, qui étaient frères et orphelins, et à qui leurs parents avaient laissé de grands biens, devinrent amoureux, l'un de Madeleine, l'autre de Bertelle. Le premier portait le nom de Foulques, et le plus jeune le nom d'Huguet. L'amant de Ninette n'en fut pas plutôt informé qu'il forma le projet de sortir, par leur secours, de son état de pauvreté. Dans cette idée, il fait connaissance avec eux; il s'empresse de leur procurer les moyens de voir leurs maîtresses, les accompagne aux rendez-vous qu'ils obtiennent par l'entremise de la sienne; en un mot, il laisse rarement échapper l'occasion de leur montrer son zèle pour les obliger. Quand il crut avoir gagné leur amitié, il les invita un jour à déjeuner chez lui; et après avoir parlé de différentes choses : Mes amis, leur dit-il, je me flatte que vous me rendez assez de justice pour penser que je suis très aise d'avoir fait votre connaissance et de m'être lié avec vous. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous en donner les preuves les moins équivoques. Je ne doute pas non plus de la sincérité de votre attachement pour moi, et c'est ce qui m'engage aujourd'hui à vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, peut nous rendre tous trois heureux. Vous savez que je suis, pour le moins, tout aussi amoureux de Ninette que vous pouvez l'être vous-mêmes de ses sœurs; vous savez combien nous avons de difficulté les uns et les autres pour les voir : eh bien, je m'engage à lever tous les obstacles qui s'opposent à notre félicité, si vous consentez à ce que je vais vous proposer. Vous êtes riches, et moi je ne le suis pas. Si vous voulez donc me faire part de vos biens, et convenir d'un lieu où nous puissions nous retirer et vivre en commun, comme de bons amis, je me fais fort de déterminer les trois sœurs à nous suivre, si toutefois vous consentez à prendre ce parti. Quels amants, quels hommes seront plus heureux que nous? Voyez maintenant ce que vous

avez à faire. Les deux frères qui étaient amoureux à la folie, voyant qu'ils pourraient jouir de leurs maîtresses en toute liberté, ne balancèrent pas un instant à accepter la proposition. C'est à vous à choisir le lieu, lui dirent-ils ; nous sommes prêts à aller nous établir où bon vous semblera, pourvu que nous soyons avec nos maîtresses.

Restaignon fut enchanté, comme on peut le croire, de cette réponse. Quelques jours après, il trouva moyen d'avoir un tête-à-tête avec sa chère Ninette. Il lui fit part du complot qu'il avait fait avec Foulques et Huguet, et la pria d'en faciliter l'exécution. La jeune Ninette y consentit d'autant plus volontiers qu'elle brûlait d'envie de pouvoir suivre sans obstacle les mouvements de son cœur vivement passionné. Elle l'assura qu'elle parviendrait à engager ses sœurs à faire sa volonté à cet égard, et l'engagea à se hâter de tout disposer pour le départ. Restaignon se hâta d'aller rejoindre les deux frères pour les informer d'un si heureux commencement. Ceux-ci, après être convenus de choisir Candie pour le lieu de retraite, vendirent leurs biens-fonds et tous leurs immeubles, sous prétexte de vouloir entrer dans le commerce, et achetèrent une frégate, qu'ils armèrent secrètement, attendant un moment favorable pour mettre à la voile.

Ninette, de son côté, qui savait que ses sœurs n'étaient ni moins gênées, ni moins amoureuses qu'elle-même, sut si bien leur échauffer la tête qu'elles attendaient l'heure de leur départ avec une extrême impatience. Ce moment si désiré étant venu, les trois Marseillaises trouvèrent moyen de mettre la main dans le coffre-fort de leur père, et prirent tout l'argent qu'elles purent emporter. Elles sortirent pendant la nuit, et allèrent trouver leurs amants, qui les attendaient. Le trio amoureux s'embarqua incontinent, et l'on mit à la voile. Ils voguèrent tout le jour par un vent des plus favorables, et arrivèrent le soir à Gênes, où les deux frères goûtèrent, pour la première fois, les grands plaisirs de l'amour. Ceux de Restaignon ne furent pas moins vifs, quoiqu'il sût déjà à quoi s'en tenir. Il avait été si gêné les autres fois, et était d'ailleurs si passionné pour sa belle, que cette jouissance eut pour lui les charmes de la nouveauté.

Après s'être amusés quelque temps à Gênes, et s'y être

munis de toutes les choses nécessaires, ils continuèrent leur route. Ils naviguèrent si heureusement qu'ils arrivèrent dans moins de huit jours en Candie. Ils s'établirent près de la ville de ce nom, où ils achetèrent de fort belles terres et des maisons de plaisance. Ils vivaient très splendidement. Grosse meute, force oiseaux, chevaux de prix, nombreux domestique, ils avaient tout ce que des gens riches peuvent se procurer. C'étaient chaque jour nouveaux festins, nouveaux plaisirs avec leurs maîtresses; en un mot, ils étaient au comble de la joie et du bonheur.

Comme on se lasse de tout, même d'être heureux; comme la maîtresse la plus jolie et la plus aimable cesse à la longue de le paraître à celui qui en jouit librement, il arriva que Restaignon, qui avait été si épris de la sienne, se refroidit au point de chercher à lui faire infidélité. Dans une fête où il se trouva, il vit une jeune demoiselle de condition, qui lui parut si aimable qu'il en devint amoureux. Il fit de son mieux pour cacher sa nouvelle inclination à tout le monde, surtout à Ninette; mais ses assiduités auprès de sa rivale, les fêtes qu'il lui donnait, son empressement à se trouver partout où elle allait, donnèrent des soupçons et de l'inquiétude à Ninette, qui l'aimait toujours avec la même ardeur. Depuis ce moment, il ne pouvait faire un pas sans que la Marseillaise ne le suivît ou ne le fit épier: elle l'accablait de reproches, et devint d'une si grande jalousie qu'elle s'emportait contre lui pour la moindre chose capable de lui donner de l'ombrage; mais comme les difficultés enflamment le désir, plus elle faisait d'efforts pour éloigner son amant de sa rivale, plus elle augmentait la nouvelle passion de Restaignon. On ignore s'il vint à bout d'obtenir les faveurs du nouvel objet qui l'avait enflammé; on sait seulement que Ninette, d'après certains rapports ou indices, ne douta point qu'il n'eût consommé l'infidélité. Le dépit qu'elle en conçut la plongea dans une mélancolie extrême; elle eut bientôt autant d'aversion pour son amant qu'elle avait eu auparavant de passion et de tendresse, et s'abandonnant à son ressentiment et à sa fureur, elle résolut de se défaire de l'infidèle. Elle s'adresse, dans ce dessein, à une vieille grecque, savante dans l'art d'empoisonner, et l'engage par prières et par argent à lui composer une liqueur meurtrière, qu'elle fit prendre à Restaignon un soir qu'il était

fort échauffé, et qu'il ne s'attendait à rien moins qu'à une vengeance. L'effet du poison fut si prompt qu'il mourut pendant la nuit. La nouvelle de cette mort subite fit le plus grand chagrin à Foulques, à son frère et aux deux sœurs, qui en ignoraient la cause. Ninette affecta de la tristesse comme les autres, afin d'écartier le soupçon de son crime, qui ne laissa pourtant pas d'être découvert.

Quelque temps après, le bon Dieu permit que la vieille grecque fût arrêtée pour quelque autre mauvaise action qu'elle avait commise. On la mit à la question; et dans la confession qu'elle fit de ses crimes, elle déclara qu'elle avait eu part à la mort de Restaignon, par le poison qu'elle avait délivré à sa maîtresse. D'après cette déclaration, le duc de Candie, sans s'ouvrir à personne sur ce qu'il projetait, alla, pendant la nuit, à la tête de plusieurs soldats, entourer le palais qu'habitaient les Provençaux, et fit prendre Ninette. Cette fille, sans attendre qu'on la mit à la question avoua tout ce qu'on voulut. On imagine sans peine quel dut être l'étonnement de Foulques et de Huguet, lorsqu'ils apprirent du duc la cause de l'emprisonnement de la sœur de leurs maîtresses. Celles-ci n'eurent ni moins de surprise, ni moins de douleur. Les uns et les autres employèrent toute sorte de moyens pour la soustraire à la peine qu'elle méritait; mais ils désespéraient d'y réussir, tant le Duc paraissait déterminé à ne lui faire aucune grâce. Madeleine, qui était jeune et belle, à qui le duc avait fait quelque temps sa cour, mais sans fruit, pensa qu'un peu de complaisance pourrait sauver sa sœur. Dans cette vue, elle envoya secrètement chez le duc, et lui fit dire, par un commissionnaire intelligent, qu'elle consentirait à ses désirs s'il voulait lui rendre sa sœur et lui promettre un secret inviolable. Cette proposition fit grand plaisir au duc; il balançait toutefois pour l'accorder; mais enfin l'amour l'emporta sur la raison et la justice. Il donna des ordres pour qu'on arrêtât, du consentement de Madeleine, Foulques et Huguet, sous prétexte qu'ils devaient être ouïs et confrontés à Ninette, pour savoir s'ils n'avaient pas trempé dans l'empoisonnement, et il se rendit secrètement, la nuit suivante, chez la belle. Il avait eu auparavant la précaution de répandre le bruit qu'il avait fait mettre dans un sac et jeter dans l'eau la coupable Ninette, qu'il remit, cette nuit même, entre les mains de sa

charitable sœur, recommandant à celle-ci de l'éloigner, de peur qu'il ne fût obligé de la punir, si l'on venait à découvrir le fait. Le lendemain, les deux frères furent remis en liberté; et comme ils ne doutaient pas que Ninette n'eût été noyée, ils se mirent à consoler leurs maîtresses de la mort de leur sœur. Quelque soin que Madeleine prit de la tenir cachée, Foulques ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle était chez lui, et en fut fort étonné. Le mystère qu'on lui en avait fait lui donna des soupçons. Il se souvint incontinent de l'amour que le duc avait eu pour Madeleine, et il ne douta point que les faveurs de sa maîtresse n'eussent été le prix de la délivrance de Ninette. Il fit part de ses craintes à Madeleine, qui lui tint un long discours pour lui cacher la vérité; mais ce discours ne le persuada point; il augmenta au contraire ses soupçons, au point qu'il eut recours aux emportements pour la contraindre à lui dire ce qui s'était passé. Cette fille, intimidée par ses menaces, eut la faiblesse de lui déclarer ce que son amitié pour sa sœur lui avait fait faire. Cet aveu fut un coup de poignard pour son amant, qui, n'écoulant plus que les mouvements de sa colère et de sa fureur, tira aussitôt son épée et la plonge impitoyablement dans le sein de cette infortunée, qui s'était mise à ses genoux pour lui demander pardon. Il n'eut pas plutôt fait le coup, que craignant le ressentiment du duc, il alla trouver Ninette. Il lui dit, d'un front tranquille et serein, qu'il venait la prendre pour la dérober à la cruauté du duc, qui, sachant qu'elle n'était point partie, avait donné ordre de la lui amener. Ninette, qui n'avait que trop de raisons de craindre, ne balança point à le suivre; et sans songer à prendre congé de ses sœurs, ils se mirent en chemin au commencement de la nuit, après avoir emporté tout l'argent qu'ils trouvèrent sous leur main. Ils gagnèrent le port le plus proche, et s'embarquèrent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Le duc, averti que Madeleine avait été tuée, fit arrêter Huguet et son amante. Ils eurent beau protester de leur innocence et s'excuser sur la fuite de Foulques et de Ninette, ils furent mis tous deux à la question. La violence des tourments les contraignit de s'avouer complices de la mort de Madeleine; et comme il n'y avait que la mort à attendre, après un tel aveu, quelque forcé qu'il eût été, ils

trouvèrent moyen de corrompre leur concierge, en lui promettant une somme d'argent qu'ils iraient prendre, quand ils seraient libres, dans le lieu où ils l'avaient cachée pour les cas de nécessité. Ils s'embarquèrent avec lui pendant la nuit, et s'enfuirent à Rhodes, où ils éprouvèrent bientôt toutes les horreurs de la misère qui les accompagna jusqu'au tombeau.

NOUVELLE IV. — LA FIANCÉE DU ROI DE GRENADE OU LES AMANTS INFORTUNÉS.

Après que madame Laurette eut achevé sa nouvelle, on se mit à gloser sur l'emportement de Ninette et sur les funestes effets de la jalousie. Le roi, qui gardait un profond silence, sortit de sa rêverie par un soupir, et levant les yeux vers le ciel, comme pour se plaindre de sa malheureuse destinée, il ne les laissa retomber sur l'assemblée que pour commander à madame Elise de continuer le récit des nouvelles. Cette dame obéit sur-le-champ, et voici en quels termes elle s'exprima :

Ceux-là sont certainement dans l'erreur, qui prétendent que l'amour n'entre dans notre cœur que par les yeux. L'histoire que je vais raconter prouve qu'il s'y glisse aussi par les oreilles, et qu'il suffit quelquefois d'entendre parler du mérite d'une personne pour en devenir amoureux. C'est du moins ce qui arriva autrefois à un prince et à une princesse qui, sans s'être jamais vus, conçurent l'un pour l'autre une passion très forte, et qui causa la perte de beaucoup de monde, comme vous allez le voir.

Guillaume II, roi de Sicile, eut deux enfants ; un garçon, nommé Roger, et une fille, appelée Constance. Roger mourut avant son père. Il laissa un fils qui portait le nom de

Gerbin, que le grand-père fit élever avec beaucoup de soin. Ce jeune homme devint un prince accompli. On ne parlait dans toute la Sicile que des agréments de sa personne et des heureuses dispositions de son esprit. La réputation de son mérite croissait avec son âge; elle pénétra dans les pays étrangers; elle fit surtout beaucoup de bruit dans la Barbarie, alors tributaire du roi de Sicile. La fille du roi de Tunis, à force d'entendre louer ce prince, et ayant un goût naturel pour les grands hommes, conçut de l'attachement pour celui-ci. Elle se plaisait à en demander des nouvelles à tous les étrangers qui venaient de Sicile. Cette princesse jouissait, de son côté, d'une grande réputation. C'était un des plus beaux ouvrages de la nature, au dire de tous ceux qui l'avaient vue. Esprit, grâces, beauté, douceur, politesse, elle avait tout ce qui fait admirer et adorer la grandeur. La noblesse de ses sentiments répondait parfaitement aux charmes de sa figure. Elle aimait les hommes vertueux; et on lui dit tant de merveilles de la valeur et des autres qualités de Gerbin, que le regardant comme un prince accompli, elle passa bientôt de l'estime à l'amour. Chercher toutes les occasions d'en entendre parler, en parler elle-même avec un ton et des expressions qui laissaient aisément apercevoir le penchant de son cœur, était pour elle la plus agréable des occupations.

Si le mérite du prince de Sicile faisait du bruit à la cour du roi de Tunis, la rare beauté et les vertus de la princesse sarrasine n'en faisaient guère moins à celle du roi Guillaume. A force de l'entendre louer, Gerbin s'en forma une si belle image qu'il devint également amoureux. Il brûlait du désir de la voir, et en attendant qu'il pût, sous quelque honnête prétexte, obtenir de son grand-père la permission d'aller à Tunis, il y envoya un courtisan qui lui était affidé. Vous y séjournerez, lui dit-il, jusqu'à ce que vous ayez trouvé une occasion favorable pour faire mes compliments à la princesse sur son rare mérite, et pour lui peindre les sentiments d'estime, de respect et d'amour que j'ai conçus pour elle. Vous remarquerez l'effet que cette déclaration produira sur son âme, et vous repartirez aussitôt pour venir m'en rendre compte.

L'envoyé s'acquitta à merveille de la commission. Arrivé à Tunis, il se déguisa en marchand, et pénétra jusqu'à la

fille du roi, sous prétexte de lui montrer des bijoux. Pendant qu'elle les examinait, il trouva moyen de lui déclarer l'amour qu'elle avait inspiré au célèbre Gerbin, et lui offrit les services et la main de ce prince, dans le cas qu'elle voulût répondre à ses sentiments. La sarrasine, flattée de cette déclaration, répondit à l'ambassadeur que son cœur avait déjà prévenu les intentions de Gerbin ; qu'elle l'aimait tendrement, depuis qu'elle avait entendu parler de son grand mérite ; qu'elle s'estimait heureuse de pouvoir lui en donner des preuves ; puis elle ôta de son doigt le plus précieux de ses anneaux, et le lui remit, avec ordre de le donner au prince, comme un gage de la sincérité de son estime et de sa tendresse.

Gerbin reçut cet anneau avec la plus grande joie qu'il soit possible d'imaginer. Il lui écrivit pour lui peindre l'excès de sa satisfaction, et lui envoya, par le même confident, des présents magnifiques. Ce commerce dura quelque temps à l'insu des deux rois. Rien n'était plus tendre, plus passionné que les lettres de ces amants. Il ne manquait à leur bonheur que de se voir pour ne plus se quitter. Ils paraissaient formés l'un pour l'autre. Mais tandis qu'ils s'occupaient des moyens de se réunir, il arriva que le roi de Tunis promit sa fille au roi de Grenade. A la nouvelle de cette future alliance, la princesse faillit mourir de chagrin. Elle était inconsolable de se voir à la veille de perdre un amant qui pouvait seul la rendre heureuse. Elle aurait été le joindre bien volontiers, s'il lui eût été possible de se dérober à l'autorité paternelle ; mais le peu d'apparence du succès l'empêcha de rien hasarder.

La nouvelle de ce mariage fut pareillement un coup de foudre pour Gerbin. Il voyait ses plus douces espérances trompées ; mais, comme l'amour qui l'enflammait était fondé sur l'estime, il paraissait moins touché de son propre malheur que de celui de sa maîtresse. Ce qui achevait de le désespérer, c'est qu'il ne voyait point de remède à son infortune. Il ne pouvait cependant se déterminer à renoncer à la princesse. La seule idée de la voir passer dans d'autres bras le faisait frémir. Certain de n'être heureux qu'avec elle, persuadé qu'elle ne pouvait l'être qu'avec lui, il forme enfin la résolution de l'enlever, s'il arrive qu'on la conduise par mer à son époux. Ce projet était sans doute extrava-

gant ; mais les passions fortes raisonnent-elles ? Elles ne cherchent qu'à se satisfaire à quelque prix que ce soit.

Le roi de Tunis ayant eu vent de l'amour de Gerbin pour sa fille, et craignant que ce prince, dont il connaissait le courage, ne se portât à quelque violence, prit le sage parti d'envoyer des ambassadeurs au roi de Sicile, pour lui notifier le mariage de sa fille, et lui demander un sauf-conduit qui la mit à couvert de toute insulte. Le vieux roi Guillaume qui ignorait parfaitement l'amour de Gerbin, et qui était loin de soupçonner qu'on demandât une sûreté par rapport à ce jeune prince, accorda volontiers le sauf-conduit, et pour preuve de sa bonne foi envoya un de ses grands au roi de Tunis. Celui-ci, muni de ce gage d'amitié, ne songea plus qu'aux préparatifs du départ de sa fille. Il fit équiper un grand et beau vaisseau au port de Carthage, qu'on chargea de munitions de guerre, en cas d'accident.

Pendant qu'on disposait toutes choses pour son voyage, la princesse, qui ne pouvait se résoudre à renoncer à son amant, lui envoya secrètement un de ses confidants, avec ordre de lui retracer vivement son chagrin, de lui dire qu'elle devait partir incessamment pour Grenade, et qu'elle s'attendait qu'il profiterait de cette occasion pour lui faire connaître s'il était aussi brave qu'on l'assurait, et s'il l'aimait autant qu'il le lui avait fait entendre dans ses missives.

Gerbin ne demandait pas mieux que d'enlever sa maîtresse. Tel avait été d'abord son projet ; mais le sauf-conduit que son grand-père avait donné s'opposait à cette entreprise. Il ne savait à quoi se résoudre. L'amour, plus fort que toute autre considération, joint à la crainte de paraître lâche aux yeux de la personne qu'il aimait le plus, le détermina à suivre son premier dessein. Il part pour Messine, fait armer promptement deux galères, et s'embarque, suivi d'une troupe de soldats d'un courage éprouvé. Il prend sa route vers la Sardaigne, persuadé que le vaisseau de la princesse passera de ce côté. En effet, à peine fut-il arrivé sur les côtes de cette île, qu'il le vit venir, à l'aide d'un petit vent, vers l'endroit où il s'était posté pour l'attendre. Mes amis, dit-il aussitôt à ses compagnons, comme je vous connais sensibles, je suis sûr qu'il n'est aucun d'entre vous qui n'ait éprouvé ou qui n'éprouve peut-être encore l'empire de

l'amour, de cette passion énergique qui a fait entreprendre et exécuter tant de grandes choses ; si donc vous avez été amoureux, ou si vous l'êtes encore, il ne vous sera pas difficile de comprendre ce que je désire et ce que j'attends de vous. Mon cœur, au moment où je vous parle, est enflammé de l'amour le plus tendre et le plus violent ; je vous avoue même que c'est uniquement cette brûlante passion qui m'a porté à vous conduire ici : celle qui en est l'objet est la vertu et la beauté même. Vous la verrez, mes amis, cette belle princesse que j'idolâtre : elle est dans le vaisseau qui paraît devant vous. Ce vaisseau est chargé de richesses ; nous pouvons les acquérir à peu de frais en l'attaquant : vous vous les partagerez, je vous les abandonne en entier ; je ne désire pour ma part que la fille du roi de Tunis, que son père veut immoler à son ambition. Sauvons cette auguste victime ; sachez qu'elle n'est pas insensible à l'amour que j'ai pour elle. Allons l'arracher des mains de ses persécuteurs ; vous ferez son bonheur et le mien. Attaquons courageusement ces barbares ; ils sont en petit nombre. Le ciel favorise déjà notre entreprise, puisqu'ils ne peuvent même nous éviter faute de vent.

Gerbin eût pu se dispenser de parler si longtemps. Les Messinois, naturellement avides de rapines, ne demandaient pas mieux. Ils ne lui répondent donc que par des cris de joie. Aussitôt trompettes de sonner et chacun de se préparer au combat. Les Messinois s'avancent vers le vaisseau à force de rames. Les Barbares, qui se doutent de leur projet et qui ne peuvent fuir, courent soudain aux armes et se mettent en défense. Gerbin, se voyant à une portée de flèche du vaisseau, détacha une chaloupe vers l'équipage, pour lui proposer de se rendre s'il voulait éviter le combat. Les chefs répondirent aux députés qu'ils étaient d'autant plus étonnés de la proposition qu'elle était directement contraire à la foi que le roi de Sicile leur avait donnée, et ils montrèrent, en témoignage de cette foi, le sauf-conduit et le gant du roi, ajoutant qu'ils ne se rendraient que par la force des armes. Pendant cette espèce de négociation, la princesse avait paru sur la poupe. Gerbin la trouva plus belle encore qu'il ne se l'était figurée. C'est pourquoi, plus enflammé que jamais, il se moqua des représentations des Sarrasins, et leur fit dire, pour la dernière fois, que s'ils ne

consentaient du moins à lui livrer la future épouse du roi de Grenade, ils devaient se résoudre à combattre. Ils prirent ce dernier parti, et commencèrent à faire voler les flèches et les pierres. Le combat fut sanglant, et la perte grande des deux côtés. Le prince sicilien, désespéré de voir la victoire demeurer incertaine, ranime le courage de ses soldats, met du feu dans un petit navire, qu'il avait amené de Sardaigne, et ordonne aux rameurs de s'avancer tout près du vaisseau. Les sarrasins, qui se voient contraints ou de périr ou de se rendre, ne consultent plus que leur désespoir ; ils amènent de force sur le tillac la princesse, qui s'était réfugiée au fond du vaisseau pour cacher ses alarmes ; puis la faisant voir à Gerbin, ils l'égorgeant impitoyablement à ses yeux, et la jettent aussitôt à la mer, en lui criant : Tiens, la voilà, puisque tu la veux ; mais nous te la donnons comme tu l'as méritée. A la vue d'une pareille férocité, Gerbin, aimant autant mourir que vivre, et n'écoutant plus que son désespoir, crie aux rameurs de s'avancer ; il s'accroche au vaisseau, y monte, et malgré la résistance des Sarrasins, et tel qu'un lion affamé, qui, s'élançant au milieu d'un troupeau, assouvit sa rage plutôt qu'il ne rassasie sa faim, il abat, à coups de sabre, tout ce qui se présente devant lui, et le sang ruisselle de toutes parts. Son exemple est bientôt suivi par tous ses soldats, qui achèvent de tout exterminer. Pour récompenser leur courage, il fait enlever ce qu'il y a de plus précieux dans le vaisseau ; il y met ensuite le feu, et il redescend dans sa galère, peu touché de la victoire qu'il venait de remporter. Il fait tirer de la mer le corps de sa maîtresse qu'il arrosa de ses larmes. De retour en Sicile, il la fit enterrer avec pompe dans la petite île d'Ustica, située presque vis-à-vis celle de Drapani ; puis il retourna à Palerme, plein de tristesse et de douleur.

Le roi de Tunis ne tarda pas à être informé de tout ce qui s'était passé. Il envoya incontinent au roi de Sicile des ambassadeurs vêtus de deuil, pour se plaindre d'une violation de foi si insigne, et l'instruire de tout ce qui s'était passé, afin d'obtenir la vengeance qu'il était en droit d'attendre. Le roi Guillaume, irrité de la conduite de son petit-fils, et ne pouvant refuser la justice qu'on lui demandait, fit arrêter Gerbin, et le condamna lui-même à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté, malgré les prières et les sollicita-

tions de tous les barons, qui cherchaient à le fléchir, aimant mieux n'avoir point d'héritier que de passer pour un prince injuste et sans foi.

Telle fut la fin tragique de ces deux amants fidèles, qui se suivirent de près dans le tombeau avant d'avoir pu goûter les fruits de leur amour.

NOUVELLE V. — LE BASILIC SALERNITAIN.

La nouvelle de madame Élise fut à peine achevée que le roi se mit à la louer. Il ordonna ensuite à madame Philomène de dire la sienne. Cette dame, qui paraissait vivement touchée du sort malheureux de Gerbin et de sa chère maîtresse, commença ainsi :

Les héros de l'histoire que vous allez entendre, ne sont pas à beaucoup près d'aussi haut parage que ceux dont on vient de parler ; mais je puis vous assurer d'avance qu'elle n'en sera pas moins touchante. Le nom de Messine l'a rappelée dans mon souvenir ; car l'événement dont il s'agit se passa dans cette ville.

Il y avait autrefois à Messine trois frères, marchands, qui demeurèrent très riches après la mort de leur père, né à San Geminiano. Ils avaient une sœur, jeune, belle et bien faite, nommée Isabeau, qu'ils n'avaient pas encore mariée, quoiqu'ils en eussent souvent trouvé l'occasion. Ils avaient aussi pour garçon de boutique un jeune homme de Pise, nommé Laurent, sur qui roulaient presque toutes les affaires de leur négoce. Ce commis était d'une figure agréable et d'un caractère plein de douceur. La charmante Isabeau devint amoureuse. Laurent s'en aperçut, en fut très flatté, et renonça, pour sa nouvelle conquête, à ses autres maî-

tresses. Comme ils étaient à portée de se voir et de se parler fort souvent, ils ne furent pas longtemps à se donner des preuves de tendresse. Le commencement de leur intrigue fut accompagné de tout le succès et de tout le secret qu'ils pouvaient désirer; mais enfin le malheur voulut que l'aîné des trois frères rencontrât Isabeau une nuit qu'elle allait trouver son cher Laurent dans sa chambre. Le jeune homme, quoique irrité de la conduite de sa sœur, dont il n'avait point été aperçu, sut se contenir, et attendit jusqu'au lendemain pour faire part de sa découverte à ses frères. Après s'être bien consultés, ils résolurent de supporter secrètement un affront dont ils ne pouvaient interrompre le cours sans se venger, et dont ils ne pouvaient tirer vengeance sans déshonorer leur sœur, et se couvrir eux-mêmes de honte; ils espéraient que le moment de pouvoir remédier à ce désordre, sans se compromettre, ne tarderait pas à se présenter. Ils feignirent donc de tout ignorer, et se conduisirent avec Laurent comme à l'ordinaire, afin qu'il ne comprît point qu'ils s'étaient aperçus de son intrigue.

Cependant, comme le commerce de galanterie allait toujours son train, et qu'il pouvait en résulter des suites fâcheuses pour leur sœur, ils se lassèrent d'attendre et prirent le parti de le rompre pour jamais. Dans cette idée, ils engagèrent un jour leur commis à aller se promener avec eux hors de la ville. Arrivés dans un lieu extrêmement solitaire, ils se jetèrent tout à coup sur lui et le poignardèrent, sans qu'il eût le temps de faire la plus petite résistance. Après l'avoir enterré sans être vus de personne, ils retournèrent à Messine, où ils firent courir le bruit qu'ils l'avaient éloigné pour les affaires de leur commerce. On le crut d'autant plus facilement qu'il leur était souvent arrivé de l'envoyer en divers endroits. Mais comme il ne revenait pas, Isabeau, qui ne s'accommodait point de son absence, ne cessait de demander à ses frères quand est-ce qu'il serait de retour. Un jour qu'elle le demandait très instamment : Que signifie donc ceci, lui dit un de ses frères? Qu'as-tu à faire de Laurent, pour te montrer si empressée de le revoir? S'il t'arrive encore d'en parler, tu dois t'attendre à être traitée comme tu le mérites. Isabeau, intimidée par une réponse si brusque, et ne sachant à quoi attribuer cette menace, n'osa plus en

demander des nouvelles. Cependant elle ne cessait de penser à lui et de gémir sur la longueur de son absence. Elle l'appelait souvent pendant la nuit, et le conjurait de venir essuyer les larmes que le chagrin d'en être séparée lui faisait répandre. Elle était inconsolable ; mais elle n'osait se plaindre à personne ; l'image de son amant ne la quittait pas un seul instant. Une nuit, après avoir longtemps soupiré avec larmes sur une absence aussi cruelle, elle s'endormit tout en lui faisant des reproches de son retardement à venir la consoler. Le sommeil ne se fut pas plutôt emparé de ses sens, qu'elle crut voir Laurent en personne, pâle, défait, vêtu d'habits déchirés et couverts de sang, et lui entendre dire ces propres mots : Hélas ! ma chère Isabeau, c'est vainement que tu m'appelles et que tu te tourmentes, en me reprochant ma longue absence. Apprends, ma chère amie, que je ne puis plus revenir te voir. Tes frères m'ont tué le dernier jour que tu me vis ; et, après lui avoir indiqué le lieu où ils l'avaient enterré, il disparut.

La jeune fille, à son réveil, crut à son songe comme à un article de foi, et se mit à pleurer amèrement. Lorsqu'elle fut levée, elle fut tentée d'en parler à ses frères ; mais toute réflexion faite, elle n'en fit rien, de peur de les aigrir davantage. Elle résolut de se rendre seulement à l'endroit désigné, pour voir si celui qui lui avait apparu était réellement mort. Ayant donc obtenu de ses frères la permission d'aller se promener hors de la ville, avec son ancienne bonne, elle va tout droit en ce lieu. Son premier soin est de chercher la terre qui paraissait le plus fraîchement remuée. Elle s'arrête et creuse dans l'endroit où elle aperçoit une petite éminence. Elle ne fouille pas longtemps sans retrouver le corps de son cher amant, qui n'était encore ni corrompu, ni défiguré, et voit alors avec douleur son songe réalisé. Ce triste spectacle renouvela ses gémissements et ses larmes ; mais jugeant que ce n'était pas là un lieu à s'abandonner au chagrin, elle suspendit ses sanglots pour songer à ce qu'elle devait faire du corps de son amant. Elle l'eût enlevé, si elle eût pu, pour le faire enterrer honorablement. Dans l'impossibilité d'exécuter ce projet, elle lui coupa la tête avec son couteau, l'enveloppa d'un mouchoir, la mit dans le tablier de sa domestique, et s'en retourna au logis, après avoir recouvert de terre le reste du corps. Arrivée dans sa chambre avec cette tête,

elle la baisa mille fois et l'arrosa de ses larmes. Ne sachant comment la soustraire aux regards de ses frères, elle s'avisa de la mettre dans un de ces grands vases où l'on plante de la marjolaine ou d'autres fleurs. Elle commença par l'envelopper d'un beau mouchoir de soie, la couvrit ensuite de terre, et y planta dessus un très beau Basilic salernitain, dans l'intention de ne l'arroser jamais que d'eau de rose, ou d'eau de fleur d'orange, ou de ses larmes. Elle ne se lassait point de regarder ce pot chéri qui renfermait les restes précieux de son cher Laurent. Elle pleurait quelquefois si abondamment, que le basilic, sur lequel elle se penchait, en était inondé. Les soins continuels qu'elle en prenait, joints à la graisse que la terre recevait de cette tête, le firent croître à vue d'œil, et le rendirent plus beau et plus odoriférant. Isabeau au contraire dépérissait tous les jours. Ses yeux étaient enfoncés, son visage maigre et décharné ; en un mot sa figure devint aussi hideuse qu'elle avait été agréable. Ses frères, surpris d'un si grand changement, apprirent, d'une de leurs voisines qui avait souvent aperçu de sa fenêtre cette amante infortunée, qu'elle ne cessait de gémir et de pleurer devant un vase qu'elle ne quittait presque point. Ils lui en firent des reproches ; et voyant qu'elle ne laissait pas de continuer, ils trouvèrent moyen de le lui dérober. La pauvre fille ne le voyant plus, le demanda avec les plus vives instances. On ne crut pourtant pas devoir le lui rendre ; ce qui lui causa tant de douleur qu'elle tomba dangereusement malade. Elle ne fit que demander son vase durant sa maladie. Ses frères, surpris d'un attachement aussi singulier, voulurent voir ce qu'il y avait dedans. Ils ôtèrent la terre et trouvent une tête de mort. Elle n'était pas encore assez pourrie pour ne pas reconnaître à ses cheveux crépés, que c'était celle de Laurent. Il est aisé de se figurer leur étonnement. La peur qu'ils eurent que leur crime ne fût découvert les déterminà à enterrer cette tête, et à sortir promptement de Messine. Ils se retirèrent secrètement à Naples, et laissèrent leur sœur Isabeau en proie à sa propre douleur. Cette pauvre fille, qui ne cessait de demander son vase, mourut bientôt après. Le genre de sa mort, la disparition de ses frères, et quelques propos lâchés par la femme qui l'avait accompagnée dans l'endroit où Laurent avait été enterré, rendirent la chose presque publique, et l'on fit, sur cette

aventure, une romance qu'on chante encore aujourd'hui ;
c'est celle qui commence ainsi :

Quel est le mortel inhumain
Qui m'a volé sur ma fenêtre
Le Basilic salernitain ? etc.

NOUVELLE VI. — LES DEUX SONGES.

L'histoire que madame Philomène venait de raconter plut extrêmement aux autres dames, parce qu'elles en avaient plusieurs fois entendu chanter la chanson, sans avoir jamais pu savoir à quelle occasion elle avait été faite. Quand cette nouvelle fut achevée, le roi commanda à Pamphile de dire la sienne. Celui-ci débuta ainsi :

Le songe dont il est fait mention dans la nouvelle qu'on vient de raconter, m'engage à vous en dire une où il s'agit de deux rêves qui se trouvèrent réalisés presque au moment du réveil. Vous n'ignorez pas, mes aimables Dames, que lorsque nous dormons, nous sommes tous exposés à rêver ; que les objets que nous voyons dans nos rêves nous paraissent aussi réels que s'ils existaient véritablement, et que nous sommes tout étonnés en nous éveillant de n'avoir fait que songer et de trouver notre songe destitué de toute réalité, et quelquefois même de toute vraisemblance. Cependant comme il arrive quelquefois que les choses que nous rêvons s'effectuent en tout ou en partie, cela fait que beaucoup de gens regardent les songes comme autant d'articles de foi ; de sorte qu'ils s'en affectent au point de s'en affliger ou de s'en réjouir, selon qu'ils sont fâcheux ou agréables. D'autres, au contraire, traitent tous les rêves comme autant de mensonges, qui ne sauraient influer le

moins du monde sur les événements de leur vie. Je ne blâme ni les uns ni les autres. Sur des objets de cette nature, il est libre à chacun de penser ce qu'il veut. Je dirai seulement que si les songes sont, la plupart du temps, mensongers et hors de toute vraisemblance, il n'est pas moins vrai qu'on en voit se réaliser, jusque dans la moindre circonstance. La nouvelle de madame Philomène en est une preuve, et celle que je vais raconter vient à l'appui de cette observation. Ceux qui vivent honnêtement, et qui font le bien, ne doivent pas craindre pour cela l'effet d'un songe fâcheux, de même que ceux qui mènent une vie déréglée auraient tort d'ajouter foi aux songes heureux et favorables qu'ils sont dans le cas de faire ; ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive quelquefois que ceux des uns et des autres ne se réalisent. Mais c'est assez raisonner sur les rêves, venons à la nouvelle.

Il y eut autrefois, dans la ville de Brescia, un gentilhomme connu sous le nom de messire Le Noir, de Pontecarraro, qui, entre autres enfants, avait une fille nommée Andrée, que la nature et l'art avaient pris plaisir d'orner de leurs dons les plus précieux. Elle était dans l'âge de se marier quand elle devint amoureuse d'un de ses voisins, nommé Gabriel, de naissance obscure, mais doué de toutes les qualités qui font l'honnête homme et l'homme aimable. La jeune demoiselle trouva moyen de lui faire savoir l'inclination qu'elle avait pour lui ; elle se servit pour cet effet du ministère d'une femme de chambre qui lui était fort attachée. Cette fille lui ménagea plusieurs rendez-vous dans le jardin de messire Le Noir, où nos amants ne tardèrent pas à se livrer à toutes les jouissances de l'amour. Pour cimenter leur union, de manière que la mort seule fût capable de la rompre, ils prirent le parti de se marier secrètement, si l'on peut appeler mariage une promesse réciproque faite par serment ou par écrit, d'être toujours unis, et de s'épouser dès qu'ils en auraient la liberté.

Continuant donc de se voir comme mari et femme, il arriva que la jeune demoiselle rêva une nuit qu'elle était dans le jardin avec son cher Gabriel, qu'elle le tenait entre ses bras ; que dans cette situation elle avait vu sortir du corps de son amant quelque chose de noir et d'affreux, dont

elle n'avait pu démêler la forme ; que ce je ne sais quoi, ayant saisi Gabriel, avait malgré ses efforts arraché cet amant d'entre ses bras, et qu'ensuite cette espèce de fantôme avait disparu avec sa proie, après s'être roulé quelque temps par terre. La douleur que lui causa ce songe vraiment effrayant la réveilla en sursaut. Elle eut peine à revenir de sa frayeur. Quoiqu'elle eût repris l'usage de ses sens, et qu'elle fût très contente de voir que ce n'était qu'un rêve, elle ne laissait pas d'être inquiète par la crainte que ce songe ne se réalisât. C'est pourquoi elle fit tout son possible pour empêcher Gabriel, qui devait aller la voir la nuit suivante, de se rendre au jardin. Néanmoins, comme son amant s'obstinait à ne pas vouloir faire le sacrifice de ce rendez-vous, et qu'elle craignait de lui déplaire et de donner lieu à des soupçons injurieux à sa fidélité, elle consentit à le recevoir. Après s'être amusé un moment à cueillir des roses blanches, des roses vermeilles et d'autres fleurs, ils allèrent s'asseoir auprès d'une fontaine, où ils avaient coutume de se rendre pour goûter les divins plaisirs de l'amour. Quand ils se furent assez caressés, Gabriel voulut savoir la raison pourquoi sa maîtresse l'avait fait prier de remettre ce rendez-vous à un autre jour. Elle ne se fit aucun scrupule de la lui dire, et lui raconta son rêve, en lui témoignant combien elle en avait été alarmée. Le jeune homme rit beaucoup de sa simplicité, lui faisant remarquer que les songes ne signifient rien, et qu'ils n'ont, le plus souvent, d'autre cause que l'excès ou le trop de sobriété dans le manger. S'il fallait ajouter foi aux songes, continua-t-il, j'en ai fait un aussi la nuit dernière, qui m'aurait empêché de venir ici. J'ai rêvé que, chassant dans une belle et vaste forêt, j'avais rencontré une biche extrêmement blanche, et tout à fait jolie, qui s'était en peu de temps si familiarisée avec moi qu'elle me suivait partout. Flatté d'une telle affection, j'ai beaucoup caressé ce joli petit animal. Je m'y suis si fort attaché que, de peur de le perdre j'ai mis à son cou un collier d'or, duquel pendait une chaîne du même métal, que je tenais à la main. Après avoir marché quelque temps, je m'arrête pour me reposer, et mets sur mes genoux la tête de la biche, qui me paraissait également fatiguée, lorsqu'une lionne noire, affamée et horrible à voir, sortie de je ne sais où, s'offre tout à coup à mes regards. Ce hideux animal se jette aussitôt sur moi

et me déchire le côté gauche, comme s'il voulait m'arracher le cœur, sans que je fasse le moindre mouvement pour fuir ou pour lui résister. La violence du mal que je croyais sentir, m'ayant alors éveillé, mon premier mouvement a été de porter ma main sur le côté, et le trouvant sans blessure, je ne pus m'empêcher de rire, un moment après, de ma crédulité. Ce songe, continua-t-il, ne signifie absolument rien. J'en ai fait cent fois de pareils, et de plus affreux encore, sans qu'il m'en soit jamais rien arrivé de fâcheux. Ainsi, ma chère amie, moquez-vous de celui que vous avez fait, comme je me ris du mien. Ne pensons qu'à nous bien aimer et qu'à jouir des plaisirs de l'amour.

Le récit de ce songe redoubla la frayeur de la belle ; mais, comme elle craignait d'attrister son amant, elle lui cacha ses craintes autant qu'il lui fut possible. Pour mieux lui donner le change sur les noirs et confus pressentiments qu'elle avait, et pour tâcher de les oublier elle-même, elle l'embrassait, et le caressait de temps en temps. Mais elle avait beau lui prodiguer ses caresses et en recevoir de sa part, qui n'étaient ni moins tendres, ni moins vives, son imagination alarmée lui présageait continuellement quelque malheur, et lui causait des distractions. Elle regardait son amant plus que de coutume, et ne détournait ses regards de dessus lui que pour les porter de tous les côtés du jardin, pour voir s'il ne paraissait rien de noir. Dans un des moments où elle était occupée de regarder de part et d'autre, elle entend Gabriel pousser un gros soupir, et lui dire, d'une voix presque éteinte : A mon secours, ma chère amie ; hélas ! je me meurs. A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il tombe à ses pieds. Andrée se hâte de le relever, appuie sa tête contre ses genoux, et l'arrosant de ses larmes, lui demande, toute éperdue, quelle est la cause de son mal. Son amant n'a pas la force de lui répondre ; une sueur froide couvre son visage, il se sent suffoquer : un moment après il rend le dernier soupir. Il serait difficile d'exprimer la douleur de sa maîtresse, qui l'aimait avec passion. Elle l'appelle, porte ses mains tremblantes sur tous ses membres, pour s'assurer s'il vit encore ; et le trouvant sans mouvement et froid comme glace, elle gémit, elle pleure, elle se désespère. Ne pouvant plus douter qu'il ne fût mort, elle va, toute éplorée, appeler sa femme de chambre, et lui faire part, en sanglotant, du mal-

heur qui vient d'arriver. Après avoir follement tenté de rappeler Gabriel à la vie, et avoir répandu bien des larmes sur son corps, Andrée dit à sa domestique, d'un ton de désespoir, que puisqu'elle avait perdu ce qu'elle avait de plus cher au monde, elle était résolue de renoncer à la vie, mais qu'avant de se donner la mort, elle voudrait bien trouver moyen de mettre son honneur à couvert, et de faire rendre à son cher amant les honneurs de la sépulture. Dieu vous préserve, Mademoiselle, répondit la confidente, de devenir homicide de vous-même. Ce serait le vrai moyen de perdre votre amant dans l'autre monde, comme vous l'avez perdu dans celui-ci : vous iriez droit en enfer, où je suis assurée que l'âme de cet honnête jeune homme n'est point allée. Il vaut mieux vous consoler, et soulager l'âme de Gabriel par vos prières et vos bonnes œuvres, si elle en a besoin. Pour ce qui est de la sépulture, cela ne doit pas vous inquiéter. il importe peu en quel lieu on soit enterré, pourvu qu'on le soit. Nous enterrerons votre amant dans le jardin; personne n'en saura rien, puisqu'on ignore qu'il y soit venu. Nous pouvons aussi le porter dans la rue; les premiers qui l'y trouveront ne manqueront pas d'en avertir ses parents, qui se chargeront du soin de le faire enterrer. La jeune veuve, toute affligée qu'elle était, ne laissait pas d'écouter la servante. A Dieu ne plaise, répondit-elle en sanglotant, que je souffre qu'un amant qui m'a été si cher, qu'un mari qui m'aimait si fort, soit enterré comme un chien, ou jeté dans la rue comme une charogne ! Il a eu mes larmes, et je veux qu'il ait celle de ses parents, s'il se peut. Je sais ce que nous avons à faire. Elle lui donna ordre aussitôt d'aller prendre une pièce de drap de soie qu'elle avait dans son armoire, et la lui ayant apportée, elles enveloppèrent le mort de ce drap, après avoir fermé ses yeux, et avoir mis sous sa tête un petit carreau. Andrée dit ensuite à sa femme de chambre : J'ai encore besoin de ton secours, ma chère amie. La maison de Gabriel n'est pas fort éloignée, nous pouvons l'y porter aisément ; nous le placerons sur le seuil de la porte ; on ne manquera pas de le recueillir quand le jour paraîtra. Ce ne sera pas sans doute une grande consolation pour ses parents, mais c'en sera une grande pour moi de lui voir rendre les derniers devoirs. Après ces mots, elle se jeta de nouveau sur le corps et le baigna de ses larmes ; elle ne

pouvait s'en séparer; mais, pressée par la domestique, parce que le jour approchait, elle se leva, et tira alors de son doigt le même anneau que Gabriel lui avait donné en l'épousant, comme un gage de sa fidélité, et le mit à celui du mort en disant : Si ton âme voit mes larmes, ou si quelque sentiment reste au corps, quand l'âme en est séparée, reçois, cher amant, avec reconnaissance, le dernier présent que te fait celle que tu as si tendrement aimée. A peine eut-elle fini ces mots qu'elle tomba évanouie. Aussitôt qu'elle fut revenue, elle prit le drap chacune par un bout, et se mirent en devoir de porter le mort devant sa maison. Elles furent surprises et arrêtées en chemin par la garde du podestat, qu'un accident avait attirée dans ce quartier. A cette rencontre imprévue, Andrée eût voulu être morte. Elle prit cependant son parti sur-le-champ : Je sais, leur dit-elle en les reconnaissant, qu'il ne me servirait de rien de prendre la fuite; me voilà disposée à comparaître devant le podestat, pour lui raconter la vérité; mais qu'aucun de vous ne soit assez hardi pour mettre les mains sur moi, puisque j'obéis volontairement, ou pour ôter rien de ce qui est sur ce mort, s'il ne veut s'exposer à être sévèrement puni. Ils la menèrent donc chez le gouverneur, qui la fit entrer dans sa chambre, où elle lui raconta ce qui s'était passé. Après que le magistrat l'eut interrogé sur plusieurs choses, il fit visiter le mort par des médecins, pour voir s'il n'avait point été empoisonné ou tué d'une autre manière. Tous assurèrent que non, disant qu'il avait été étouffé par un abcès qu'il avait auprès du cœur. Le gouverneur, assuré par ce rapport de l'innocence de la demoiselle, dont la beauté l'avait vivement frappé, s'avisait de vouloir lui faire entendre par ses discours qu'il était maître de son sort, qu'il ne tenait qu'à lui de la faire enfermer, ajoutant que si elle voulait se prêter à ses désirs amoureux, il lui rendrait la liberté. Il ne négligea rien pour la séduire; et voyant que les supplications ne servaient de rien, il voulut user de violence; mais la demoiselle, que l'indignation rendait courageuse, se défendit avec vigueur, et le repoussa en lui parlant d'un ton fier et imposant. Il était déjà grand jour. Le père d'Andrée, qui, dans cette intervalle, avait été instruit de tout, courut au palais, accompagné de plusieurs de ses amis, pour réclamer sa fille. Il arriva assez à temps pour

la délivrer des persécutions du gouverneur. Celui-ci, qui voulait prévenir les plaintes de la demoiselle, fit au père l'éloge de sa vertu, déclarant lui-même qu'il avait tâché de la séduire pour l'éprouver. Il ajouta qu'il était si enchanté de sa résistance, et si épris de ses charmes, que s'il voulait la lui donner en mariage, il était prêt à l'épouser, quoiqu'il n'ignorât pas le peu de naissance de son premier mari.

Le podestat avait à peine achevé de parler qu'Andrée, entendant la voix de son père de la pièce où elle était restée, courut se jeter à ses pieds, et pleurant à chaudes larmes : Il est inutile, lui dit-elle, mon cher père, que je vous entretienne de ma faute et de mon malheur ; vous en êtes suffisamment informé : je me borne à vous demander très humblement pardon de m'être mariée à votre insu. Le pardon que je sollicite à vos genoux n'est pas pour prolonger ma vie ; je mourrai, s'il le faut, de grand cœur, pourvu que je meure avec votre amitié.

Messire Le Noir, déjà vieux et naturellement bon et sensible, ne put retenir ses larmes ; il la releva, en lui disant d'une voix pleine d'attendrissement : j'aurais sans doute mieux aimé, ma chère enfant, que tu m'eusses marqué plus de soumission, en prenant un mari de ma main ; mais je ne suis pourtant pas fâché que tu en aies pris un à ton gré. Je ne me plains que de ton peu de confiance dans le plus tendre des pères. Pourquoi m'avoir fait un secret de ton mariage ? Je l'aurais certainement approuvé, puisque ton bonheur en dépendait. Ainsi, comme j'aurais reconnu Gabriel vivant pour mon gendre, je veux qu'on le reconnaisse pour tel après sa mort. Puis, se tournant vers ses parents et ses amis, il leur dit de se préparer à lui rendre les honneurs de la sépulture.

Les parents du défunt, qu'on avait avertis de l'accident qui était arrivé, se réunirent à ceux de la jeune veuve. On mit le corps au milieu de la cour, toujours étendu dans le drap de soie. On l'exposa dans une plus grande cour, qu'on ouvrit à tout le monde, où il fut visité de presque tous les honnêtes gens de la ville, qui l'honorèrent de leurs regrets et de leurs larmes. Il fut ensuite porté au tombeau sur les épaules de plusieurs nobles citoyens, et avec toutes les cérémonies d'usage aux funérailles des gens de distinction.

Quelque temps après le podestat, toujours épris des charmes de la belle Andrée, revint à la charge auprès du père. Celui-ci en parla à sa fille, qui n'y voulut jamais consentir. Elle lui demanda la permission de se retirer dans un couvent avec sa femme de chambre. Son père, qui ne voulait point la gêner, lui donna son consentement, et elle pratiqua les devoirs de la religion avec plus d'ardeur encore qu'elle n'avait rempli ceux de l'amour.

NOUVELLE VII. — LE CRAPAUD
OU L'INNOCENCE JUSTIFIÉE HORS DE SAISON.

Quand Pamphile eut achevé le récit de sa nouvelle, le roi, qui paraissait vivement affecté du malheur de la belle Andrée, fit signe à madame Emilie de raconter la sienne. Mes chères et charmantes compagnes, dit aussitôt cette aimable dame, l'histoire que nous venons d'entendre m'a fait naître l'envie de vous en conter une qui ressemble beaucoup à celle-là. L'amante dont je vais vous entretenir perdit, comme la belle Andrée, son amoureux au milieu d'un jardin, et, comme elle, cette bonne fille se vit traduire devant les juges. Elle échappa également des mains de la justice; mais ce ne fut ni par la force de son courage, ni à cause de son innocence, mais par sa mort inopinée.

Quoique l'amour soit principalement la passion des gens aisés, il n'est pas moins vrai qu'il exerce quelquefois toute sa puissance sur les gens pauvres, comme nous l'avons déjà remarqué. Le récit que je vais faire est une nouvelle preuve de cette vérité. La scène se passa dans notre bonne ville de Florence, d'où nous ne nous sommes sans doute éloignés que pour mieux varier nos entretiens, mais où je reviens avec plaisir.

Il n'y a pas encore beaucoup de temps qu'il y avait à Florence une jeune fille, nommée Simone, issue de parents pauvres, mais jolie à ravir, et assez bien élevée pour son état. Comme elle était obligée de travailler pour vivre, elle filait de la laine pour différents particuliers. Le soin de songer à gagner sa vie ne la rendait point inaccessible à l'amour Pasquin, jeune homme d'une condition à peu près égale à la sienne, eut occasion de la connaître, en lui apportant de la laine à filer pour un fabricant dont il était commis, et la trouvant aussi honnête que jolie, il ne put se défendre d'en devenir amoureux. Il lui fit assidûment la cour, et ne tarda pas à se rendre agréable à ses yeux. S'apercevant qu'il commençait à faire impression sur le cœur de la belle, il redoubla de soins, pressa, sollicita, et acheva de l'enflammer au point qu'elle soupirait après lui presque à chaque fois qu'elle tournait son fuseau. Sous prétexte de veiller à ce que la laine de son bourgeois fût bien filée et le fût avant toute autre, il lui rendait de fréquentes visites. Le temps qu'il passait auprès d'elle lui paraissait toujours trop court. Il l'employait à lui parler de sa tendresse, à lui vanter les plaisirs de l'amour, à l'exhorter, à la solliciter de répondre à sa flamme, et de le rendre le plus heureux des hommes, en consentant à l'être elle-même. Le cœur de Simone était de moitié dans tous les discours de son amant; mais la timidité l'empêchait de céder à ses sollicitations. L'un devenu plus hardi, et l'autre moins honteuse, ils mêlèrent enfin leurs fuseaux, et trouvèrent tant de plaisir dans ce mélange, qu'ils s'exhortèrent mutuellement à le continuer.

Leur amour, au lieu de s'affaiblir par la jouissance, devenait chaque jour plus ardent; ils ne laissaient jamais échapper l'occasion d'en goûter les fruits; elle se présentait souvent, mais beaucoup moins qu'ils ne le désiraient. D'ailleurs, la crainte d'être surpris abrégait souvent leurs plaisirs. C'est ce qui fit naître à Pasquin le désir de voir sa maîtresse ailleurs que chez elle, afin de pouvoir se livrer tout à son aise à ses transports. Dans cette intention, il lui indiqua un jardin où ils seraient à l'abri de toute espèce d'alarme et de soupçon. Simone accepta avec joie la proposition, et promit de s'y trouver le dimanche suivant, après dîner. Le jour arrivé, elle dit à son père qu'elle allait avec Lagine, une de ses bonnes amies, à l'église de Saint-Gal, pour y

gagner l'indulgence plénière, et, accompagnée de sa camarade, elle court droit au jardin. Son amant l'y attendait avec un de ses amis, nommé Puccin, mais qu'on appelait le plus communément le Strambe. Celui-ci profita de l'occasion pour faire connaissance avec Lagine. Il la complimenta sur sa gentillesse, et ils devinrent bientôt bons amis. Pendant que ceux-ci étaient occupés à s'entretenir d'amourettes, Pasquin et Simone se retirèrent dans un coin. Il est aisé de deviner ce qu'ils y firent. Il y avait dans cet endroit une grande et belle plante de sauge. Pendant que nos deux amants se félicitent de se trouver dans un lieu si agréable, et qu'ils prennent des mesures pour y revenir bientôt, Pasquin cueille une feuille de cette sauge, et s'en frotte les dents, sous prétexte qu'il n'y avait rien de meilleur pour les blanchir. Mais à peine cette plante a-t-elle touché ses gencives qu'il pâlit; bientôt après il perd la vue, la parole et la vie. Simone, surprise d'un accident si funeste et si prompt, jette les hauts cris, pleure, se désespère. Elle appelle Strambe et Lagine, qui volent à son secours. Rien d'égal à leur étonnement, quand ils voient Pasquin étendu par terre et sans mouvement. Le Strambe, qui s'aperçoit que le corps de son ami est enflé et son visage couvert de taches noires : Ah ! malheureuse, s'écrie-t-il, tu l'as empoisonné. Les voisins et les maîtres du jardin, accourus aux cris de Simone, et trouvant le corps de son amant tout noir et enflé, joignent leurs soupçons et leurs reproches à ceux de Strambe, et cette pauvre fille, que l'excès de la douleur empêchait de se justifier, achève, par son silence, de leur persuader qu'elle est coupable. Elle eut beau vouloir s'en défendre, quand ses sens furent un peu calmés, on la saisit, et elle fut conduite devant le podestat, en présence duquel elle fut accusée par Strambe, et par deux amis de Pasquin qui étaient survenus, dont l'un portait le nom d'Attio, et l'autre celui de Mal-Aisé. Le juge travailla sans délai à l'instruction de l'affaire; il interrogea Simone, et d'après ses réponses, ne pouvant se figurer qu'elle fût criminelle, voulut se transporter avec elle à l'endroit où l'événement était arrivé, et où le corps du mort était encore étendu, pour apprendre d'elle-même toutes les circonstances de cette mort subite. Arrivés sur les lieux, Simone raconta au juge, dans le plus grand détail, comment la chose s'était passée. Pour

mieux persuader qu'elle n'en imposait pas, elle se mit à répéter les discours de Pasquin, la situation et l'attitude où il se trouvait, ses mouvements, ses gestes, et porta la représentation jusqu'à prendre une feuille de la même sauge, dont elle se frotta les dents, à son imitation. Les spectateurs traitèrent toutes ces simagrées de dessein frivole. Strambe et les deux autres témoins l'accusaient avec encore plus de chaleur, et demandaient instamment que le feu fût son supplice, lorsque la malheureuse Simone, à qui le chagrin d'avoir perdu son cher amant, et la crainte de la peine sollicitée par ses accusateurs, ôta l'usage de la parole, tomba morte au grand étonnement de tous les assistants. Ainsi finit en un jour, et presque à la même heure, l'amour et la vie de ces deux amants; heureux tous deux, s'ils s'aiment dans l'autre monde, comme ils s'aimaient dans celui-ci ! mais trois fois plus heureuse la tendre Simone, dont l'innocence triompha, par cette mort, du faux témoignage de Strambe, d'Attio et de Mal-Aisé, gens de la lie du peuple, mais plus méprisables encore par la bassesse de leurs sentiments que par l'obscurité de leur naissance.

Le juge et le reste des spectateurs étaient au comble de l'étonnement. Cependant, après les premiers moments de surprise, le podestat voyant que cette sauge devait être vénéreuse, donna des ordres pour qu'on l'arrachât, afin de prévenir de pareils accidents. A peine en eut-on abattu le pied, qu'on trouva, sous les racines, un crapaud d'une grosseur énorme, et l'on ne douta point qu'il n'eût infecté cette plante de son venin, et que ce ne fût la cause de la mort de ces deux personnes. La vue de cet animal fit tellement frémir les assistants que personne n'eut le courage de le tuer. Chacun craignait, avec raison, d'en approcher, de peur du venin qu'il pouvait exhaler. On prit le parti de jeter beaucoup de feu dans le creux où il était, et de le brûler vivant avec la plante qu'il avait empoisonnée.

Il est, je pense, inutile de dire qu'on ne continua pas le procès commencé contre l'infortunée Simone. On l'enterra avec son amant, dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse; et ses propres accusateurs se firent un devoir d'assister à ses funérailles.

NOUVELLE VIII. — LA FORCE DU SENTIMENT.

Madame Émilie avait à peine fini son récit que madame Néphile prit la parole pour se conformer aux ordres du roi, qui lui avait fait signe de parler. Il me paraît, mes respectables Dames, dit-elle, qu'il est une infinité de gens qui se croient plus éclairés que les autres, tandis que c'est le plus souvent tout le contraire. Je connais une multitude de ces esprits présomptueux, qui ne doutent de rien, qui se croient en état de tout entreprendre, qui rejettent avec dédain les conseils qu'on veut leur donner, et qui finissent par échouer dans toutes leurs entreprises. Ils veulent en savoir plus que les hommes expérimentés, plus que la nature elle-même. C'est cette aveugle présomption qui enfante presque tous les désordres de ce monde, sans produire jamais aucun bien; et malgré la triste expérience qu'on en fait tous les jours, le nombre des hommes vains et présomptueux, bien loin de diminuer, augmente tous les jours.

La plus terrible, la plus opiniâtre de toutes les passions, celle qui écoute le moins les conseils, c'est l'amour. Les reproches, les remontrances, au lieu de l'affaiblir et de l'éteindre, ne font que l'aigrir, l'irriter, l'allumer plus vivement et le porter aux plus terribles excès. Voilà, Mesdames, la raison qui me détermine à vous raconter l'histoire d'une femme qui, voulant faire à sa tête et user d'une prudence hors de saison, pour chasser l'amour du cœur de son fils, fut cause de sa mort. Si elle eût écouté la raison et les avis des gens sages, elle se serait épargné cette affliction.

S'il faut en croire la tradition, il y eut dans notre ville de Florence un très riche marchand, nommé Léonard Sighieri, qui n'eut de sa femme qu'un fils, à qui l'on donna le nom

de Jérôme. Sa naissance fut suivie fort près de la mort du père, qui laissa heureusement ses affaires en fort bon état. Les tuteurs de l'enfant régirent son bien avec beaucoup de probité, conjointement avec la veuve. Jérôme, devenu grand, se familiarisa avec les autres enfants du voisinage, et particulièrement avec la fille d'un tailleur. Cette familiarité devint, avec l'âge, un amour aussi tendre que violent. Jérôme n'était content que lorsqu'il était avec cette fille, ou qu'il la voyait, ou qu'il parlait d'elle. Sa mère s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, et le châtia même plusieurs fois à ce sujet. Quand elle vit qu'il persistait à l'aimer et à rechercher les occasions de se trouver avec cette fille, qui ne l'aimait pas moins tendrement, elle prit le parti de s'en plaindre à ses tuteurs. Cette femme, qui avait l'ambition d'élever son fils au-dessus de son état, leur tint à peu près celangage : « Vous saurez que mon fils, quoiqu'il ne soit encore âgé que de quatorze ans, est passionnément amoureux de la fille d'un tailleur, notre voisin, nommé Silvestre. Or, si nous n'apportons un prompt remède à cette passion, il pourra fort bien se faire qu'il l'épouse un jour secrètement; et je mourrais de douleur si cela arrivait. Pour prévenir ce malheur, je serais d'avis que nous l'envoyassions dans quelque ville éloignée, chez un bon négociant. Je suis intimement persuadée qu'il n'aura pas plutôt perdu de vue l'objet dont il est épris qu'il l'oubliera; et, à son retour, nous pourrons le marier à une demoiselle de bonne maison ». Les tuteurs approuvèrent fort son avis, et lui promirent de se prêter de tout leur pouvoir à ses vues. Ils appellent d'abord le jeune homme dans le magasin : « Mon cher enfant, lui dit l'un d'eux avec beaucoup de douceur, te voilà assez grand pour commencer à prendre connaissance de tes affaires. Nous serions donc très charmés que tu allasses passer quelque temps à Paris, pour apprendre le commerce chez quelque habile négociant, et te mettre en état de juger ensuite par toi-même si nous avons bien ou mal régi tes biens, dont une partie se trouve d'ailleurs dans les comptoirs de cette ville. Outre les lumières que tu acquerras sur le commerce, tu pourras te former, te polir dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, qu'il te sera facile de fréquenter. Il n'y a pas de ville au monde où il y ait plus de politesse et plus de gens aimables; tu en prendras le

mœurs et les manières, après quoi tu reviendras ici. Le pupille écouta ce discours avec beaucoup d'attention, et répondit, sans balancer, qu'il pouvait faire tout cela à Florence, et qu'il n'irait point à Paris. On eut beau insister, lui vanter tous les avantages qui devaient lui revenir; on eut beau le flatter, le caresser, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose.

Les tuteurs en firent le rapport à la mère. Cette femme irritée, non de ce que son fils refusait d'aller à Paris, mais de ce qu'il était toujours amoureux, l'accabla de reproches et d'injures. Elle eut ensuite recours à la douceur; elle le flatta, le caressa, le pria de toutes les manières de se conformer à la volonté de ses tuteurs: enfin elle sut si bien faire qu'elle le fit consentir d'aller passer un an en France, avec promesse de le rappeler après ce temps expiré. On ne lui tint pas parole, car on le fit demeurer deux ans entiers à Paris, sous l'espoir de l'envoyer chercher de jour en jour. Jérôme, qui n'en avait pas passé un seul sans penser à la fille de Silvestre, que l'éloignement lui rendait plus chère encore, était furieux de tous ces délais, et serait venu de lui-même à Florence, si l'on n'eût eu l'art de lui faire continuellement envisager son rappel comme très prochain.

De retour enfin dans sa patrie, toujours possédé du même amour, impatient de savoir des nouvelles de celle qui en est l'objet, il s'empresse d'en demander, en attendant qu'il puisse la voir. On lui dit qu'elle est mariée. Cette nouvelle fut pour lui un coup de poignard. Il était inconsolable; mais le mal étant sans remède, il fallut prendre patience. Une passion que l'absence n'avait fait qu'augmenter, ne se déracine pas aisément: Jérôme était trop dominé par la sienne pour songer seulement à vouloir en guérir. Il ne perdit point l'espérance d'être heureux. Persuadé que sa chère maîtresse conservait pour lui les mêmes sentiments, il s'informa quelle maison elle habitait. Il passe et repasse devant ses fenêtres, mais toutes ses démarches sont inutiles; soit que la belle ne l'aperçût point, soit qu'elle l'eût entièrement oublié, elle ne lui donna aucun signe de vie. Jérôme ne perdit point courage; il tenta toutes sortes de moyens pour la voir et tâcher de regagner ses bonnes grâces, supposé qu'il les eût perdues. Il résolut de lui parler à quelque prix

que ce fût. Il forme donc le projet de s'introduire secrètement dans sa maison. Il en apprend tous les êtres par un voisin de la dame, et après avoir guetté le moment favorable, y entre sans être aperçu, un soir qu'elle et son mari étaient allés veiller chez un de leurs amis. Il se cache dans la chambre à coucher, derrière un lit de camp. Là, le cœur agité par l'amour et la crainte, il attendit qu'ils fussent rentrés et couchés. Aussitôt qu'il comprit que le mari dormait, il alla, sur la pointe des pieds, vers le lit, du côté où la femme s'était couchée. Encouragé par le sommeil du mari qui ronflait, il se hasarde à poser sa main sur la gorge de son ancienne maîtresse, et se courbant en même temps, lui dit d'une voix extrêmement basse : Ne dis rien, ma chère amie, si tu ne dors pas; je suis Jérôme, ton bon ami, qui ne peux vivre sans t'aimer, et qui t'aimera jusqu'au tombeau; ne dis rien, je t'en prie. La belle, qui ne dormait pas, faillit se trouver mal de frayeur. A quoi vous exposez-vous, lui répondit-elle toute tremblante? Au nom de Dieu, au nom de l'attachement que vous dites avoir pour moi, retirez-vous, je vous en conjure; si mon mari se réveille, vous êtes perdu, et vous serez cause que nous vivrons mal ensemble, ce que nous n'avons pas fait jusqu'ici. Il m'aime, il me rend heureuse : vous êtes trop honnête pour vouloir troubler notre repos. Qu'on juge de l'impression que dut faire ce discours sur le cœur du jeune homme. Il en fut extrêmement affligé. Il ne laissa pourtant pas de rappeler à sa maîtresse leur amitié passée, de lui jurer que l'éloignement et l'absence, au lieu de nuire à sa tendresse, n'avaient fait que l'augmenter; et lui déclara que si elle ne consentait à l'aimer comme autrefois, il se tuerait de désespoir. Ni ses prières, ni ses menaces ne purent déterminer la dame à lui accorder la moindre faveur. Jérôme était trop amoureux pour lâcher prise; un baiser qu'il fit à la dame avait porté un feu dévorant dans son âme; mais ce feu ne l'empêchait sans doute pas d'avoir son corps gelé de froid. On était dans l'hiver; il demanda pour dernière grâce qu'il lui fût au moins permis de se coucher à côté d'elle, pour se réchauffer un peu, avec promesse de ne lui rien faire qui pût lui déplaire le moins du monde, et de se retirer aussitôt après qu'il se sentirait réchauffé. La jeune femme, touchée de compassion, lui accorda cette petite grâce, à condition

toutefois qu'il ne lui parlerait plus de rien. Elle se pousse donc pour lui faire place, et Jérôme se met doucement à son côté. Le pauvre garçon ne jouit pas longtemps de cette légère faveur; car, soit que succombant à la douleur de n'être plus aimé de celle qu'il avait lui-même tant aimée et qu'il idolâtrait encore, soit que les efforts qu'il faisait pour retenir les mouvements impétueux de sa passion eussent détraqué ses organes, il mourut incontinent, sans proférer une seule parole. La belle, surprise de sa grande tranquillité, et voyant qu'il ne se pressait point de se retirer, prit le parti de l'en prier. Comme elle n'en recevait point de réponse, elle crut qu'il s'était endormi. Elle avance alors sa main et se met en devoir de l'éveiller. Etonnée de le trouver froid comme glace, elle le touche, le secoue, le retouche, et ne doute pas qu'il ne soit mort. On peut imaginer quelle dut être sa douleur et son embarras. Quel parti prendre? Que faire en pareille conjoncture? Que dira-t-elle à son mari? Elle imagina de le pressentir sur le fait, avant de lui dire qu'il lui fût personnel. Après l'avoir éveillé, elle le lui raconta comme étant arrivé à une femme de sa connaissance; puis elle lui demanda quel conseil il lui donnerait, si elle se trouvait elle-même dans un cas pareil. Le mari lui répondit qu'il faudrait porter, sans bruit, le corps du galant devant sa maison, sans savoir mauvais gré de l'aventure à la femme, puisqu'elle n'y aurait point donné lieu. C'est donc, répliqua-t-elle, ce que nous avons à faire. Elle lui prit en même temps la main, et lui fit toucher le corps glacé de Jérôme. Le mari, fort chagrin d'un pareil événement, se lève, allume une chandelle, prend le mort sur ses épaules, et sans faire le moindre reproche à sa femme qu'il croit vraiment innocente, le porte devant la maison de sa mère, et revient tranquillement se coucher.

Le lendemain, toute la ville fut instruite de cette mort. On ne savait à quoi l'attribuer. La mère de Jérôme était inconsolable. Elle fit examiner le corps de son fils par des médecins qui, n'y trouvant ni plaie ni meurtrissure, dirent qu'il devait être mort de chagrin. Il fut porté à l'église, où la mère, suivant notre usage, se rendit en habits de deuil, accompagnée des parents et des amis du voisinage.

Cependant le mari de la fille de Silvestre, curieux d'apprendre si l'on savait quelque chose de l'aventure, engagea

sa femme de se couvrir d'un voile, d'aller à l'église, et de se mêler parmi les femmes du deuil, pour tâcher de découvrir ce que l'on pensait de cette mort inopinée. J'irai aussi de mon côté, ajouta-t-il, et je me glisserai parmi les hommes, pour entendre ce qu'on dira.

La cruelle amante de Jérôme, sensible, mais trop tard, à l'amour extrême que ce jeune homme avait eu pour elle, fut charmée de la proposition de son mari, qui la mettait à portée de rendre les derniers devoirs à celui dont elle avait sujet, en quelque sorte, de se reprocher la mort. Elle se couvrit donc d'une cape, et arriva à l'église, le cœur plein de tristesse. Qu'il est difficile de connaître les puissants effets de l'amour ! Le cœur de cette femme, que la brillante fortune de Jérôme n'avait pu toucher, fut vivement ému et attendri à la vue du convoi ; la passion qu'elle avait eue autrefois pour ce fidèle amant reprit tout à coup son premier empire. Son cœur s'ouvrit au repentir et à la plus vive compassion ; et s'abandonnant entièrement à la douleur, elle suit le deuil dans l'église, perce la foule, pénètre jusqu'à l'endroit où repose le corps de Jérôme, se jette sur lui en sanglotant et en poussant un cri qui alla jusqu'au cœur des assistants. A peine eut-elle vu le visage de celui que le chagrin de n'avoir pu l'attendrir avait étouffé, qu'elle fut étouffée elle-même par la force du sentiment douloureux de l'avoir perdu. Les autres femmes, sans savoir qui elle était, à cause du voile qui la couvrait, et qui la prenaient peut-être pour la mère du défunt, se mettent aussitôt en devoir de la consoler et de la faire retirer ; voyant qu'elle ne bougeait pas de place, elles la saisissent par les bras et la trouvent morte. Leur étonnement redoubla lorsque, après lui avoir ôté le voile, elles la reconnaissent pour la fille de Silvestre, que Jérôme avait tendrement aimée. Alors les pleurs de la mère recommencent, et les gémissements des autres femmes de se faire entendre. Le bruit de cette mort parvint bientôt à l'endroit où étaient les hommes. Le mari, qui fut des premiers à en être informé, se livra à la douleur et aux larmes, sans vouloir recevoir aucune consolation. L'excès de son affliction ne lui laissant plus l'usage de sa raison, il se mit à conter ce qui était arrivé la nuit précédente, et chacun vit plus clairement la cause de la mort de ce couple d'amants infortunés. On suspendit l'inhuma-

tion de Jérôme, pour l'ensevelir dans le même tombeau que sa maîtresse ; de sorte que la mort fit ce que l'amour n'avait pu faire, en les unissant pour ne plus se séparer.

NOUVELLE IX. — LE MARI JALOUX ET CRUEL.

La nouvelle de madame Néphile attendrit toute l'assemblée. Le roi ne voulant point violer les droits du joyeux Dionéo, qui devait parler le dernier de tous, se mit à raconter la sienne, et débuta en ces termes :

Mes belles Dames, puisque vous paraissez si touchées des malheureux accidents causés par l'amour, il faut que je vous raconte une anecdote qui ne vous attendrira pas moins que tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent. Les personnages sont de plus haute condition que ceux de la dernière nouvelle, et l'événement en est bien plus tragique, ce qui en augmentera l'intérêt.

Personne n'ignore qu'il y eut autrefois en Provence deux nobles chevaliers de réputation, connus, l'un sous le nom de Guillaume de Roussillon, et l'autre sous celui de Guillaume Gardastain. Comme ils étaient tous deux fort célèbres par leurs exploits militaires, ils se lièrent d'amitié, et se trouvaient toujours ensemble aux tournois, aux joutes, et aux autres exercices de chevalerie, et prenaient plaisir à porter ordinairement les mêmes couleurs de distinction. Ils faisaient leur séjour ordinaire chacun dans son château, à cinq ou six lieues l'un de l'autre. Comme ils se voyaient fréquemment, il arriva que, malgré l'amitié qui les unissait, Gardastain devint passionnément amoureux de la femme de Roussillon, qui était très belle et très bien faite. La dame, sensible aux attentions, aux prévenances et au mérite du

chevalier, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle lui avait donné de l'amour ; sa vanité en fut si flattée qu'elle attendait avec impatience qu'il lui déclarât ses sentiments, bien résolue d'y répondre d'une manière à lui donner toute la satisfaction qu'il pouvait désirer. Elle ne languit pas longtemps ; Gardastain lui ayant ouvert son cœur, ils furent bientôt d'intelligence, et se donnèrent réciproquement les plus tendres preuves d'amour. Soit que leurs rendez-vous fussent trop fréquents, soit qu'ils fussent mal concertés, le mari s'aperçut de leur intrigue. Dès ce moment, l'amitié qu'il avait pour Gardastain se changea en aversion ; mais il fut plus politique en haine, que les deux amants ne l'étaient en amour. Il sut si bien cacher son ressentiment qu'on ne se doutait même point qu'il pût être jaloux. Il l'était cependant à tel point qu'il jura dans son cœur d'arracher la vie au perfide chevalier qui le trahissait. On venait de publier, à son de trompe, qu'il devait y avoir un grand tournoi aux environs de la Provence. Cette circonstance parut favorable à l'exécution de son dessein. Il fait savoir à Gardastain la nouvelle du tournoi, en le priant de le venir trouver, pour délibérer ensemble s'ils iraient, et de quelle manière ils s'habilleraient. Celui-ci, charmé de l'invitation, répondit qu'il irait sans faute le lendemain souper avec lui.

Guillaume de Roussillon crut ne pas devoir différer plus longtemps sa vengeance. Dès le matin, armé de pied en cap, il monte à cheval, suivi de quelques domestiques, et va se mettre en embuscade à une demi-lieue de son château, dans un bois par où Gardastain devait passer. Après avoir attendu quelque temps, il le voit venir accompagné de deux valets seulement, et sans armes, comme gens qui ne se défient de rien. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il court à lui comme un furieux, la lance à la main, et la lui plonge dans le sein, en lui disant : voilà comme je me venge de la perfidie de mes amis. Le chevalier, percé d'outre en outre, tombe mort, sans avoir eu le temps de proférer une seule parole. Ses domestiques piquent des deux, et s'en retournent au grand galop, d'où ils venaient, sans savoir par qui leur maître avait été si lestement assassiné.

Roussillon se voyant seul avec ses gens, descend de cheval, ouvre, avec un couteau, le corps de Gardastain, lui arrache le cœur, l'enveloppe d'une banderole de lance, et

ordonne à un de ses domestiques de l'emporter, avec défense à tous de jamais parler de ce qui venait de se passer, s'ils ne voulaient s'exposer à tout son ressentiment. Il reprit ensuite le chemin du château, et y arriva dès qu'il était déjà nuit.

La dame, qui savait que Gardastain devait aller souper chez elle, l'attendait avec l'impatience d'une femme qui l'aimait tendrement. Surprise de ne le voir point venir avec son mari, elle lui en demanda la raison. Il m'a fait dire, lui répondit-il, qu'il ne viendrait que demain. Cette réponse ne plut guère à la belle ; mais force lui fut de n'en rien témoigner.

A peine Guillaume avait-il mis pied à terre, qu'il appela son cuisinier. Tiens, lui dit-il, prends ce cœur de sanglier, et prépare-le de la manière la plus délicate et la plus ragouillante. Tu me le feras servir dans un plat d'argent. Le cuisinier lui obéit et employa toute sa science pour l'apprêter. On en fit le meilleur hachis du monde.

L'heure du souper arrivée, Guillaume se mit à table avec sa femme. L'idée du crime qu'il venait de commettre le rendait rêveur et lui ôtait l'appétit ; aussi mangea-t-il fort peu. On servit le hachis, dont il ne mangea point. La dame qui, ce soir-là, était de bon appétit, en goûta, et le trouva si bon qu'elle le mangea tout. Comment avez-vous trouvé ce mets, lui dit alors son mari ? Excellent, répondit-elle. Je n'ai pas de peine à le croire, répliqua Guillaume ; il est assez naturel de trouver bon mort ce qui vous a tant plu étant vivant. Comment ? dit la dame, après un moment de silence ; que m'avez-vous donc fait manger ? Le cœur du perfide Gardastain, répond le chevalier, ce cœur que vous n'avez pas eu honte d'aimer, ce cœur que je lui ai arraché de mes propres mains, un moment avant mon arrivée ; oui, c'est ce cœur que vous venez de manger.

Je n'essayerai point de rendre la douleur de la dame à cette horrible nouvelle. Il suffit de savoir, pour s'en former une idée, qu'elle aimait Gardastain plus que sa vie. Son âme, naturellement sensible, était en proie à tous les sentiments capables de la déchirer. L'accablement où elle se trouvait l'empêcha quelque temps de parler ; mais enfin revenue à elle. Vous avez fait le personnage d'un lâche et perfide chevalier, lui dit-elle en soupirant, Gardastain ne

m'a fait aucune violence ; moi seule je vous ai trahi, et c'était moi seule qu'il fallait punir. A Dieu ne plaise qu'après avoir mangé d'une viande aussi précieuse que l'est le cœur du plus aimable et du plus vaillant chevalier qui fut jamais, je sois tentée de la mêler avec d'autres, et de prendre jamais de nouveaux aliments ! Elle se lève de table, en achevant ces mots, se jette sans balancer par une fenêtre très élevée, et s'écrase en tombant.

Guillaume de Roussillon connut alors sa faute, et se la reprocha amèrement. La peur le saisit et lui fit prendre promptement la fuite. Le lendemain l'aventure ayant été divulguée jusqu'aux moindres circonstances, les amis, les parents de la dame et du comte de Provence recueillirent les restes de ces corps, et les firent ensevelir ensemble, avec beaucoup de pompe, dans l'église du château du barbare chevalier. On grava sur leur tombeau une épitaphe qu'on y voit encore, et qui contient les qualités de ces deux amants infortunés et l'histoire de leur mort.

NOUVELLE X. — ROGER DE JÉROLI OU LES BIZARRERIES DU SORT.

Quand le roi eut cessé de parler, Dionéo, le seul qui n'eût pas encore rempli sa tâche, se mit aussitôt en devoir de commencer son récit. Il me paraît, dit-il, mes belles Dames, que les histoires des amants malheureux qu'on a racontées aujourd'hui ont répandu beaucoup de tristesse dans votre âme. Je vous avoue que la mienne commençait à s'en ressentir : aussi me tardait-il beaucoup de voir la fin de tous ces lugubres tableaux. Vous devez juger d'après cela que je me garderai bien de parler sur le même ton. Je changerai même de sujet, selon le privilège qui m'en a été accordé, pour vous raconter une nouvelle plus gaie que les

vôtres : elle pourra même vous indiquer la matière qu'il conviendrait de traiter dans celles qu'on contera demain.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il existait à Salerne un célèbre chirurgien, qu'on appelait maître Mazzeo de la Montagne, à qui il prit fantaisie de se marier, quoiqu'il fût d'un âge fort avancé. Il épousa donc une demoiselle de sa ville, jeune, fraîche, tout à fait gentille, et qui eut mérité un homme moins âgé. Le bonhomme n'épargnait rien pour lui plaire ; il lui prodiguait bagues, bijoux, robes du meilleur goût, enfin tout ce qui est capable de flatter la vanité d'une jolie femme. Ce qu'il ne lui prodiguait pas, et ce qu'elle ambitionnait plus que tout autre chose, c'étaient les plaisirs de l'amour conjugal. Il la laissait se morfondre dans son lit, et agissait avec elle à peu près comme un autre Richard de Quinzica, dont nous avons parlé ci-devant¹, en lui prêchant le jeûne et l'abstinence sur ce chapitre, sous de vains prétextes, dont elle n'était jamais la dupe. Il voulait lui faire entendre, entre autres choses, qu'une femme devait s'estimer heureuse quand son mari la caressait une fois par semaine. La belle, qui n'en croyait rien, et qui voyait que tous les principes de son mari provenaient de son impuissance, résolut, en femme sage et de bon appétit, de se régaler aux dépens d'autrui, puisque son mari était si économe. Après avoir jeté les yeux sur plusieurs jeunes gens, elle se détermina en faveur d'un beau garçon, nommé Roger de Jérôli, qui passait pour le plus mauvais sujet de la ville. Il était de bonne maison, mais si déréglé dans sa conduite, et avait fait tant de fredaines, de sottises et d'escroqueries, que pas un de ses parents ne voulait le voir. La jeune dame ne l'ignorait pas ; mais comme elle cherchait plus la vigueur que la probité, elle résolut d'en faire son amant, sans s'inquiéter de tout ce que l'on en publiait. Dans cette intention, elle chercha les occasions de le voir, et ne cessait de le regarder et de lui sourire dès qu'elle le rencontrait quelque part. Roger, qui s'aperçut de ses sentiments, fit de son mieux pour s'assurer cette conquête. Il lui fit parler, et

1. Voyez la Nouvelle X de la seconde Journée.

comme la belle n'aimait pas les longueurs, elle lui accorda bientôt un rendez-vous, où elle se trouva seule avec lui, par l'habileté d'une jeune servante qui lui était affidée. Après s'être amusés de la manière dont on s'amuse dans un tête-à-tête amoureux, la dame profita de cet agréable commencement pour sermonner le jeune homme ; elle le pria de renoncer, pour l'amour d'elle, à ses filouteries et autres méchantes actions qui l'avaient perdu de réputation, s'obligeant, pour mieux l'y engager, de lui donner de l'argent de temps en temps. Roger promit de se conduire plus honnêtement, et ils continuèrent de se voir sans que personne en sût rien.

Pendant que ces amants se divertissaient ainsi à petit bruit, le chirurgien eut occasion de voir un malade qui avait une jambe toute pourrie. Comme il était fort habile dans son art, il connut d'abord la cause du mal, et dit aux parents du malade que s'il ne lui ôtait un os gangrené il faudrait bientôt lui couper entièrement la jambe, ou s'attendre à le voir mourir dans fort peu de temps ; encore ne voulait-il pas répandre du succès de l'opération. Les parents aimant mieux hasarder sa guérison que de le laisser mourir faute de secours, donnèrent leur consentement pour que le chirurgien fit ce qu'il jugerait convenable. Maître Mazzeo, craignant que le malade ne pût supporter la douleur de l'opération, résolut de l'endormir auparavant avec une eau dont il avait seul la recette. L'opération fut donc remise à un autre moment. Il se mit aussitôt à distiller cette eau soporifique, et après qu'il en eut une quantité suffisante, il la mit dans une fiole, qu'il posa sur la fenêtre de sa chambre, sans dire à personne ce que c'était.

Dans l'après-dîner, étant sur le point d'aller trouver l'homme à la jambe malade pour lui porter ce breuvage et l'opérer, il reçut de Melfi un exprès, avec une lettre d'un de ses intimes amis, qui le pria très instamment de partir tout de suite, pour venir panser plusieurs personnes de sa connaissance qui avaient été blessées à une batterie qu'il y avait eue la nuit précédente : il remit donc l'opération de la jambe au lendemain, et montant sur un batelet, il parti sur-le-champ pour Melfi.

Sa jeune et fringante moitié ne fut pas plutôt instruite qu'il ne reviendrait au logis que le lendemain, qu'elle envoya

querir Roger, et l'enferma dans sa chambre jusqu'à ce que tout le monde de la maison fût couché. Soit que le galant eût travaillé le jour, soit qu'il eût mangé salé, il éprouvait une soif ardente, et ne trouvant dans la chambre d'autre eau que celle que le chirurgien avait mise sur la fenêtre, il ne fit aucune difficulté de l'avalier jusqu'à la dernière goutte. L'eau fit son effet, et notre homme s'endormit un moment après. La belle vint le trouver aussitôt qu'elle fut libre. Le voyant dans cet état, elle se met à le secouer, lui disant tout bas de se lever; mais à tout cela, ni mouvement, ni réponse. Dépitée de sa lenteur à s'éveiller, elle le secoue beaucoup plus fort, en lui disant : Lève-toi donc, gros dormeur; si tu avais tant envie de dormir, fallait-il donc venir ici? La secousse qu'elle lui donna fut si forte, qu'il tomba de dessus un coffre sur lequel il s'était endormi. Cette chute ne fit pas plus d'effet sur Roger que s'il eût été mort. La dame, un peu surprise de ce qu'il ne donnait aucune marque de sentiment, se mit à lui pincer le nez et à lui arracher, par douzaines, les poils de la barbe. Elle n'en est pas plus avancée, pas le moindre signe de vie; de sorte qu'elle commença à craindre qu'il ne fût mort. Elle l'agite de nouveau, le pince plus vivement, lui pose les doigts sur la flamme de la chandelle, et voyant qu'il se brûle sans les retirer, elle ne doute plus qu'il ne soit mort. On sent quelle dut être son affliction. Elle pleura, se lamenta avec le moins de bruit qu'il lui fut possible; mais craignant enfin d'ajouter la honte et le déshonneur à son chagrin si l'événement venait à se découvrir, elle commença à rêver aux moyens qu'elle devait prendre pour mettre sa réputation à couvert. Elle va trouver sa fidèle servante, lui raconte en peu de mots sa triste aventure, et lui demande conseil. La confidente bien étonnée, comme on l'imagine, ne peut croire que Roger soit véritablement mort, qu'auparavant elle ne l'ait pincé, secoué de toute manière, sans en avoir arraché la moindre marque de sentiment; mais alors n'en doutant plus, elle fut d'avis de le porter hors de la maison. Comment faire, répondit sa maîtresse, pour qu'on n'imagine pas que c'est ici qu'il est mort; car on ne manquera pas de le soupçonner lorsqu'on le trouvera dans la rue. Que cela ne vous inquiète point, Madame: j'ai vu tantôt, à nuit close, une espèce de coffre devant la boutique du menuisier du coin, qu'on a sans doute oublié d'enfermer, et

qui fera notre affaire, s'il y est encore. Cette caisse n'est pas trop grande, mais nous pourrons le mettre dedans; puis, quand nous l'y aurons enfermé, nous lui donnerons trois ou quatre coups de couteau, qui persuaderont qu'il a été assassiné; on le croira d'autant plus aisément que sa conduite, comme vous savez, lui a fait beaucoup d'ennemis. On imaginera qu'il a été tué en flagrant délit, et votre honneur, par ce moyen, sera à couvert. Le conseil de la servante fut trouvé bon. Sa maîtresse consentit à le suivre, aux coups de couteau près, qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à lui donner, et qui lui paraissaient d'ailleurs inutiles. Cette fille intelligente alla donc voir si la caisse était encore au même endroit, et l'y ayant trouvée, elle revint promptement l'annoncer à sa maîtresse, qui l'aida à charger le corps de Roger sur ses épaules, et qui sortit devant pour faire sentinelle, afin de n'être rencontrées par personne. Arrivées à l'endroit où était le coffre, elles l'ouvrent, y mettent le corps de Roger, et s'en retournent précipitamment après l'avoir enfermé.

Ce même jour, deux jeunes gens qui prêtaient sur gages, étaient venus se loger dans ce quartier, deux ou trois maisons au-dessus de celle du menuisier. Ayant aperçu le coffre, et n'étant pas riches en meubles, ils avaient formé le projet de l'emporter chez eux, dans le cas qu'on ne le retirât point. Ils sortent vers minuit, dans l'intention de s'en assurer, et le trouvant à la même place, ils se hâtent de l'emporter, sans s'inquiéter ni du poids, ni de ce qu'il y avait dedans. De retour chez eux, où ils étaient sans lumière, ils le posèrent dans un coin de la chambre où couchaient leurs femmes, et s'en allèrent dormir dans la leur, qui donnait dans celle-là.

Or il advint que Roger, qui avait cuvé son breuvage, et qui dormait depuis longtemps, se réveilla un peu avant le jour, le corps brisé, moulu, et la tête étourdie. Il ouvre les yeux, et ne voyant rien, il tâtonne et il étend les bras. Se trouvant dans une caisse, il ne sait s'il dort encore ou s'il veille. Où suis-je donc? Qu'est-ce que ceci, disait-il en lui-même? Je me souviens fort bien que j'étais hier dans la chambre de ma bonne amie, que je m'endormis sur un coffre; et, Dieu me pardonne, m'y voilà à présent dedans, si je ne me trompe. Qu'est-ce que cela signifie? Serait-il arrivé quelque accident? Le chirurgien ne serait-il point de retour?

Sa femme ne m'aurait-elle pas caché ici pour me soustraire à sa jalousie ? Cette pensée l'engagea à se tenir tranquille et à écouter s'il n'entendrait pas quelque chose. Cependant il n'était rien moins qu'à son aise ; la caisse était petite et étroite ; il s'était tenu si longtemps dans la même attitude que le côté sur lequel il était couché lui faisait beaucoup de mal. Pour soulager sa douleur, il voulut changer de situation et se mettre sur l'autre côté. Il le fit si lestement, que donnant des reins contre un des panneaux du coffre, qui n'était pas en lieu uni, il le fit d'abord pencher, et par un second mouvement le renversa sur le plancher. Le bruit de la chute fut assez grand pour éveiller les femmes, dont le lit était fort près. Elles furent saisies de frayeur, sans néanmoins oser dire mot. Roger, qui sentit que la caisse s'était ouverte en tombant, et croyant qu'il valait mieux, en cas de malheur être libre qu'enfermé, sortit tout doucement de cette étroite prison. Ignorant le lieu où il est, il va, tâtonnant çà et là, dans l'espérance de trouver quelque porte par où il puisse gagner l'escalier. Les femmes qui entendent marcher et tâtonner se mettent à crier d'une voix timide et tremblante : Qui va là ? Roger, qui ne reconnaît pas leurs voix, demeure coi et ne répond rien. Alors les femmes d'appeler leurs maris ; mais ils dorment si profondément qu'ils ne les entendent pas. Ne voyant venir personne à leur secours, leur peur augmente. Enfin elles prennent le parti de sauter du lit, courent aux fenêtres, et crient à pleine tête, au voleur ! au voleur ! Pendant que les voisins accourent à leurs cris et entrent dans la maison, les uns par les toits, les autres par la porte, les maris, que ce grand bruit avait éveillés, se saisissent de Roger. Celui-ci, bien surpris de se trouver là, et de ne pouvoir s'évader, se laisse lier les bras sans dire mot. Il fut mit entre les mains des sergents du gouverneur de la ville, qui étaient accourus. En faveur de sa bonne réputation, il fut d'abord appliqué à la question, et croyant en être plutôt quitte, il convint qu'il était entré chez les usuriers pour les voler, sur quoi le gouverneur délibéra de le faire pendre.

Dès le matin, on sut dans tout Salerne que Roger avait été pris chez des prêteurs sur gages qu'il avait l'intention de voler. Quand la nouvelle parvint aux oreilles de la dame et de la confidente, elles furent si surprises, qu'elles étaient

tentées de croire que ce qui s'était passé la nuit dernière n'était qu'un songe. Cependant la belle, considérant le péril où était son amoureux, se tourmentait tellement qu'il était à craindre que la tête ne lui tournât. Elle aurait voulu le sauver au péril de sa propre vie ; mais le moyen ?

Le chirurgien, arrivé sur les neuf heures du matin, dans l'intention d'aller opérer son malade, court à la fenêtre où il avait posé son eau, et trouvant la fiole vide, fait un si grand bruit, que personne n'ose se montrer devant lui. Sa femme, qui avait l'esprit occupé de toute autre chose que de son eau, lui dit, avec mauvaise humeur, qu'une fiole d'eau jetée par inadvertance, ne valait pas la peine de faire un si grand fracas, comme si l'eau était si rare. Le chirurgien lui répondit qu'elle était dans l'erreur d'imaginer que ce fût de l'eau commune ; il lui dit que c'était une eau composée pour faire dormir, et lui apprit à quoi il l'avait destinée. La femme comprenant alors que Roger devait l'avoir bue : c'est ce que j'ignorais, répliqua-t-elle ; mais le mal n'est pas grand, il vous sera aisé d'en faire d'autre.

Sur ces entrefaites, la servante, qui était sortie par ordre de sa maîtresse pour apprendre des nouvelles plus positives de l'affaire de Roger, arriva, et rapporta qu'on parlait fort mal de lui ; que tous ses amis l'avaient abandonné ; que pas un de ses parents ne voulait faire des démarches pour le sauver, et qu'on ne doutait pas que le prévôt ne le fit pendre le lendemain. J'ai rencontré, ajouta-t-elle, le menuisier, qui était en grande contestation avec un homme que je ne connais pas, au sujet de la caisse où nous avons porté le pauvre Roger, et qui la réclame comme lui appartenant. Le menuisier, qui l'avait sans doute en garde chez lui, prétend qu'elle lui a été volée ; l'homme l'accuse de l'avoir vendue à deux prêteurs sur gages, chez lesquels il l'a vue au moment où l'on a arrêté Roger. Ce sont des fripons, a répliqué le menuisier, s'ils disent qu'ils me l'ont achetée. Ils l'ont enlevée cette nuit devant ma porte où je l'avais oubliée ; ainsi ils me la paieront, ou ils vous la rendront tout à l'heure. Sur cela, ils sont allés chez les prêteurs sur gages, et je m'en suis revenue. Je comprends, Madame, d'après cette contestation, et vous en jugerez vous-même, que Roger a été transporté dans la caisse, au lieu où il a

été pris ; mais de savoir comment il est ressuscité, c'est ce que j'ignore.

La dame comprenant alors très bien ce qui devait s'être passé, apprit à la confidente ce que son mari lui avait dit, et la pria de faire tout ce qu'elle pourrait pour tâcher de sauver son amant, sans toutefois la compromettre. Enseignez-m'en les moyens, et je vous promets de faire avec zèle tout ce qui dépendra de moi. La dame, comme la plus intéressée à la chose, fut la première à trouver un expédient. Elle en fit part à la servante, qui, le trouvant assez de son goût, consentit volontiers à le mettre en pratique. Cette fille aussi obligeante que rusée, commença donc par aller se jeter aux pieds de Mazzeo ; elle lui demande pardon de la faute qu'elle a commise. Son maître ne sachant ce qu'elle voulait dire : de quelle faute veux-tu parler, lui dit-il ? Vous connaissez Roger de Jérôli, répondit-elle en pleurant ; eh bien, Monsieur, il m'aimait depuis près d'un an ! et moitié de gré, moitié de force, il m'avait obligée de l'aimer aussi. Il apprit hier au soir que vous étiez allé à Melfi, et que vous ne coucheriez pas au logis ; il fit tant par ses sollicitations et ses promesses, qu'il me força de consentir à le laisser coucher avec moi. Il ne fut pas plutôt dans ma chambre, qu'il eut une soif démesurée. Ne sachant avec quoi le désaltérer, et craignant que madame ne se doutât de quelque chose si j'allais querir de l'eau ou du vin dans la salle où elle était, j'allai prendre une petite bouteille pleine d'eau, que je me souvins d'avoir vue sur la fenêtre. Je la lui donnai ; et après qu'il l'eut bue, je reportai au même endroit cette fiole, pour laquelle vous avez fait tant de bruit. J'avoue ma faute, Monsieur, et vous en demande pardon. Qu'est-ce qui n'en commet pas quelquefois ? Je suis très repentante, très affligée de la mienne, non seulement à cause de votre eau, que vous avez raison de regretter, mais à cause de ce qui s'en est suivi, puisque le pauvre Roger est sur le point d'en perdre la vie. Permettez-moi donc, Monsieur, d'aller à son secours ; car je suis assurée qu'il n'est point coupable.

Quoique le chirurgien fût de très mauvaise humeur contre sa servante, il ne put s'empêcher de la plaisanter sur son aventure. Te voilà punie, lui répondit-il d'un ton railleur, par l'endroit sensible. Tu croyais avoir cette nuit un galant frais et dispos, et tu n'as eu qu'un dormeur. Je te permets

d'aller le délivrer, si tu peux, du danger qui le menace; je te pardonne; mais songe à ne plus lui donner de rendez-vous chez moi; car si cela t'arrive encore, je t'en ferai repentir de la bonne manière.

Un commencement si favorable lui donnant sujet d'espérer, elle alla sur-le-champ à la prison où était Roger, et sut si bien amadouer le concierge, qu'elle parvint à lui parler en particulier. Après l'avoir instruit de ce qu'il devait dire pour se tirer d'affaire, sans compromettre sa maîtresse, elle alla chez le prévôt pour en obtenir une audience particulière. Le prévôt la trouvant à son gré, voulut en tâter avant de l'entendre. La suppliante, pour mieux réussir dans son dessein, ne fit de résistance qu'autant qu'il en fallait pour attacher plus de prix à sa complaisance. La besogne achevée, elle dit au prévôt que Roger de Jérôli, qui avait été pris et condamné comme un voleur, n'était rien moins que cela. Après lui avoir répété l'histoire qu'elle avait faite au chirurgien, elle ajouta que l'eau l'ayant si fort endormi, elle l'avait cru mort, et que, pour se tirer d'embarras, elle l'avait porté dans le coffre. Elle lui conta ensuite la conversation du menuisier avec celui qui soutenait que le coffre avait été vendu aux prêteurs sur gages, pour lui faire comprendre que son amant prétendu pouvait bien avoir été transporté dans la maison des usuriers par les usuriers eux-mêmes.

Le prévôt, porté à obliger cette fille qui venait elle-même de l'obliger, considérant qu'il était aisé d'éclaircir la chose, fit d'abord venir le chirurgien, pour savoir s'il avait fait une eau soporifique, et Mazzeo lui confirma la vérité de cette circonstance. Le menuisier, l'homme à qui le coffre appartenait, et les deux prêteurs sur gages, furent également appelés; et après de longs débats et un sérieux examen, il se trouva que les derniers avaient dérobé la caisse. Roger fut ensuite interrogé pour savoir l'endroit où il avait couché la nuit dernière. Je l'ignore, répondit-il; tout ce que je sais, c'est que j'étais allé chez maître Mazzeo, dans l'intention de coucher avec sa servante, où je me suis endormi après avoir bu d'une certaine eau qu'elle m'a donnée pour me désaltérer, et que le matin, en m'éveillant, je me suis trouvé dans un coffre dans la maison où j'ai été pris comme un voleur.

Le prévôt trouvant l'aventure fort plaisante se plut à faire répéter plusieurs fois à chacun son rôle ; il renvoya Roger, qu'il reconnut innocent, et condamna les prêteurs sur gages à une amende de dix onces d'argent.

Il ne faut pas demander si Roger, sa maîtresse et la servante, furent satisfaits d'un pareil jugement ; leur joie égala la crainte qu'ils avaient eue. L'amour alla toujours son train, et l'on se divertit longtemps des coups de couteau que la confidente était d'avis qu'on donnât au galant.

*
**

Si les premières nouvelles avaient rembruni l'esprit des dames et affligé leur cœur, celle que Dionéo venait de raconter les égaya beaucoup. Elles ne purent s'empêcher d'en rire ; de sorte qu'elles se dédommagèrent amplement du sérieux qu'elles avaient gardé jusqu'à ce moment. Mais Philostrate, voyant que le soleil allait se coucher, et que la fin de son règne approchait, crut devoir leur faire des excuses de ce qu'il avait donné des sujets si tristes à traiter. Il les accompagna de tant de politesse, et dit à l'assemblée des choses si obligeantes, qu'il n'y eut pas moyen de lui en vouloir. Cela fait, il se leva de son siège, et ôta la couronne de lauriers de dessus sa tête, qu'il posa d'un air gracieux sur celle de madame Flamette, en disant à cette blonde : C'est vous que je choisis pour succéder à ma royauté, comme étant plus en état que tout autre de dédommager l'assemblée de la triste journée que je viens de lui faire passer. Cette dame, dont les blonds cheveux tombaient en boucles sur ses épaules blanches et bien prises, et dont le visage rondelet, orné des plus beaux yeux du monde, offrait l'agréable mélange des roses et des lis lui répondit, avec un sourire enchanteur, qu'elle acceptait avec reconnaissance le gouvernement dont il venait de se démettre en sa faveur ; et afin, ajouta-t-elle, qu'on se souvienne mieux de votre règne, mon cher Philostrate, je veux et j'entends qu'il soit encore question des amants dans nos entretiens de demain ; mais des amants qui sont parvenus à surmonter les obstacles qui s'opposaient à leur félicité, et dont les amours ont eu une heureuse fin. Si j'annonce dès à présent mes intentions à cet égard, c'est pour donner à chacun le temps de

se préparer. Toute l'assemblée applaudit aux choix du sujet, et promit de s'y conformer.

Quand la nouvelle reine eut fait appeler le maître d'hôtel, et lui eut signifié ses ordres, elle permit à la compagnie de se retirer et d'aller où bon lui semblerait jusqu'à l'heure du souper. Les uns demeurèrent dans le jardin, pour en parcourir plus en détail les beautés qu'ils ne pouvaient se lasser d'admirer; les autres allèrent se promener dans les champs, du côté des moulins. On se réunit à l'heure du souper, qui fut servi dans le jardin, auprès de la belle fontaine, à l'heure accoutumée. Quand on se fut levé de table, on se mit à chanter et à danser comme à l'ordinaire. Madame Philomène fut celle qui conduisit la danse. Pendant qu'on était en train, la reine s'adressant à Philostrate: Quoique je m'inquiète fort peu, lui dit-elle, de ce qu'ont fait mes prédécesseurs, néanmoins je veux, à leur exemple, ordonner qu'on chante des chansons; et comme je suis assurée que les vôtres sont charmantes et nouvelles, j'entends que ce soit vous qui chantiez le premier. Je vous laisse le maître de choisir celle qu'il vous plaira de dire, afin que vous puissiez avoir la satisfaction de nous entretenir encore de vos amours malheureux, persuadée que ce sera pour la dernière fois que vous nous en parlerez. Philostrate lui répondit qu'il était tout disposé à lui obéir; et sans autre cérémonie, chanta la chanson que voici :

Quiconque, dans sa folle ardeur,
Compte trop sur la foi d'un objet enchanteur,
Se prépare bien des alarmes,
Et mille sujets de douleur:
On le voit, hélas! par mes larmes.

Amour, dès le fatal moment
Que je suivis la loi de cet objet charmant
Pour qui je languis et soupire,
Sans espoir de soulagement;
Insensé! je me crus heureux sous son empire.
Il n'était point de peine et de tourment
Que je ne fusse près de souffrir en l'aimant:
Tout me flattait dans mon amour extrême.
Je connais son âme à présent;
Mais mon mal est toujours le même.

Esclave de cette beauté.
 Mon cœur, mon tendre cœur en était enchanté.
 Et, plein d'une douce espérance,
 Bénissait sa captivité :
 Mais l'ingrate eut bientôt trompé ma confiance.
 O perfidie ! ô souvenir affreux !
 Tandis que, sans prévoir un coup si douloureux,
 De ses attraits je m'occupe sans cesse,
 La cruelle trahit mes feux ;
 Elle aime ailleurs et me délaisse.

Trop certain d'être abandonné,
 A me plaindre, à gémir je me vois condamné :
 Tout m'afflige et me désespère,
 Et dans mon sort infortuné,
 De mes ennuis secrets rien ne peut me distraire.
 Je maudis l'heure et le jour et l'instant.
 Où je vis, où j'aimai cet objet si touchant,
 Qui, quoique ingrat, règne encor dans mon âme,
 Je maudis mon tendre penchant.
 Ma foi, mon espoir et ma flamme.

Amour, à mes tristes accents
 Tu vois que rien ne peut, des maux que je ressens,
 Vaincre ou calmer la violence.
 Hélas ! ces maux sont trop cuisants,
 Et la mort que j'implore est ma seule espérance.
 Seule elle peut faire cesser mes pleurs.
 Ah ! qu'elle vienne donc, sensible à mes malheurs,
 M'ensevelir dans ses demeures sombres !
 Je sentirai moins mes douleurs
 Dans l'éternel séjour des ombres.

Oui, pour finir tant de tourments,
 Mon unique refuge est la mort que j'attends,
 Puisque je n'ai plus dans la vie
 Ni plaisirs ni contentements,
 Et que j'aime toujours ma cruelle ennemie.
 Prends donc pitié des maux qu'elle me fait :
 Trancher mes tristes jours, Amour, est un bienfait.
 Puisse ma mort la flatter et lui plaire,
 Autant que le nouvel objet
 Que l'infidèle me préfère !

Interprètes de ma douleur,
Mes vers, contentez-vous de la voix de l'auteur.
Pour vous chanter, il faut comprendre
Quel est le trouble de mon cœur ;
Et nul autre que moi ne saurait bien le rendre.
Mais à l'Amour courez vous présenter,
Lui seul doit vous entendre ; allez lui raconter
Ma triste vie et tout ce que j'endure ;
Et conjurez-le d'apporter
Un prompt remède à ma torture.

Les paroles de cette chanson montraient assez clairement ce que Philostrate désirait. Les regards de la dame dont il avait si fort à se plaindre, et la rougeur qui lui était montée au visage, l'auraient décelée à toute l'assemblée, si l'obscurité de la nuit n'eût servi à cacher son trouble. Après cette chanson, on en chanta plusieurs autres, mais plus gaies, jusqu'à l'heure du coucher. Alors la reine ordonna que chacun se retirât dans son appartement, et on lui obéit avec d'autant plus de plaisir qu'on avait besoin de repos.

FIN DE LA QUATRIÈME JOURNÉE.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

PREMIÈRE JOURNÉE

NOTICE SUR BOCCACE.....	1
INTRODUCTION.....	3
NOUVELLE I. Le Pervers invoqué comme un saint.....	17
NOUVELLE II. Motifs singuliers de la conversion d'un Juif à la religion chrétienne.....	29
NOUVELLE III. Les trois Anneaux ou les trois religions...	33
NOUVELLE IV. La Punition esquivée.....	36
NOUVELLE V. Le Repas des gelinottes.....	40
NOUVELLE VI. Cent pour un.....	43
NOUVELLE VII. Le Reproche ingénieux.....	46
NOUVELLE VIII. L'Avare corrigé.....	50
NOUVELLE IX. La Justice est la vertu des rois.....	53
NOUVELLE X. Les Raillleurs raillés ou le Vieillard amoureux.	54

DEUXIÈME JOURNÉE

NOUVELLE I. Le Trompeur trompé ou le faux perclus puni.	63
NOUVELLE II. L'Oraison de Saint-Julien.....	68
NOUVELLE III. Les trois Frères et le Neveu ou le mariage inattendu.....	75
NOUVELLE IV. Landolfe ou la Fortune imprévue.....	84
NOUVELLE V. Le Rubis.....	89
NOUVELLE VI. Les Enfants retrouvés.....	102
NOUVELLE VII. Alaciel ou la Fiancée du roi de Garbe.....	117
NOUVELLE VIII. L'Innocence reconnue.....	139
NOUVELLE IX. L'Imposteur confondu ou la Femme justifiée.	155
NOUVELLE X. Le Calendrier des Vieillards.....	167

TROISIÈME JOURNÉE

NOUVELLE I. Mazet de Lamporechio ou le Paysan parvenu.	184
NOUVELLE II. Le Tondeu ou le Muletier hardi et rusé.....	191
NOUVELLE III. Le Confesseur complaisant sans le savoir..	197
NOUVELLE IV. Le Mari en pénitence ou le chemin du paradis.....	207

NOUVELLE V. Le Magnifique.....	212
NOUVELLE VI. La Feinte par amour.....	218
NOUVELLE VII. Le Quiproquo ou le Pèlerin.....	228
NOUVELLE VIII. Le Ressuscité.....	247
NOUVELLE IX. La Femme courageuse....	257
NOUVELLE X. La Caspienne ou la nouvelle convertie....	267

QUATRIÈME JOURNÉE

PRÉFACE.....	279
LES OIES DU FRÈRE PHILIPPE.....	280
NOUVELLE I. Le Père cruel.....	286
NOUVELLE II. Le faux ange Gabriel ou l'hypocrite puni...	295
NOUVELLE III. Les Malheurs de la Jalousie.....	306
NOUVELLE IV. La Fiancée du roi de Grenade ou les Amants infortunés.....	313
NOUVELLE V. Le Basilic salertinaïn.....	319
NOUVELLE VI. Les deux Songes.....	323
NOUVELLE VII. Le Crapaud ou l'innocence justifiée.....	330
NOUVELLE VIII. La Force du sentiment.....	334
NOUVELLE IX. Le Mari jaloux et cruel.....	340
NOUVELLE X. Roger de Jérôli ou les bizarreries du sort..	343

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÉBRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.	1 vol.
BRANTÔME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIÀDES.	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES.	6 vol.
CERVANTES (MIGUEL), DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.	2 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GENIE DU CHRISTIANISME.	2 vol.
— LES MARTYRS.	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES.	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU.	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE À L'ACADÉMIE.	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË.	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE.	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CHOIX DE CONTES.	1 vol.
HOMÈRE, ILIÀDE.	1 vol.
— ODYSSEE.	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM.	1 vol.
LA BROYERE, CARACTÈRES.	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE (A.-R.) HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.	2 vol.

N°	LESSEPS (FERDINAND DE).	Les Origines du Canal de Suez.
176.	LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.	
159.	LEX	Comment on se marie.
66.	LHEUREUX (P.).	P'tit Chéri (Histoire parisienne).
15.	—	Le Mari de Mlle Gendrin.
88.	—	
15.	LOCKROY (ED.)	L'Île révoltée.
9.	LONGFELLOW	Évangéline.
5.	LONGUS.	Daphnis et Chloé.
1.	MAËL (PIERRE)	Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
—	—	Le Torpilleur 29.
—	—	La Bruyère d'Yvonne.
—	—	Le Roman de Joël
MAISTRE (X. DE).	Voyage autour de ma Chambre.	
MAIZEROTY (RENÉ)	Souvenirs d'un Officier.	
—	Vava Knoff.	
—	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.	
—	La Dernière Croisade.	
MARGUERITTE (P.).	La confession posthume	
MARTEL (T.)	La Main aux Dames.	
—	La Parpailotte.	
—	L'Homme à l'Hermine.	
—	Dona Blanca.	
—	La Tuile d'or.	
—	La Prise du bandit Masca.	
RAY (JULES).	Un coup de Revolver.	
—	Un Mariage de confiance.	
—	Le Boucher de Meudon.	
PASSANT (GUY DE).	L'Héritage.	
—	Histoire d'une Fille de Ferme.	
PE-REID (CAPITAINE).	Le Chef blanc.	
—	Les Chasseurs de Chevelures.	
PERRI (ACHILLE)	Ninette.	
PETIT (CATULLE).	Le Roman Rouge.	
—	Pour lire au Bain.	
—	Monstres parisiens.	
—	Le Cruel Berceau.	
—	Pour lire au Couvent.	
—	Pierre le Véridique, roman.	
—	Jupe courte.	
—	Jeunes Filles.	
—	Isoline.	
—	L'Art d'Aimer.	
—	L'Enfant amoureux.	
—	Verger-Fleuri.	
—	(CH.).	Caprice des Dames.
—	(SCAR)	La Chair.
—	—	Myrrha-Maria.
—	—	La Grâce.
—	—	La Croix.
—	—)
—	—	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
—	(MADAME)	Quand j'étais Petite.

GR
 CO
 CO
 DAN
 DAN
 DES
 DIDE
 ESCH
 FENEL
 FOÉ DAN
 GETTE, W
 GRIMM (F
 HOMERE, H
 — Orest
 KANT (EMMAN
 KLEIST, KOTZ
 — ALEXAND
 LA BROYERE, G
 LA FAYETTE M
 LA FONTAINE, F
 — Com
 LA ROCHEFOUCA
 LEIBNIZ, N
 LE SAGE (A.-R.)

- N^o
406. HAILLY (G. D') . . . Un cœur d'or.
9. HALT (M^{me} ROBERT). Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76. — Brave Garçon.
91. — La Petite Lazare.
417. — Battu par des Demoiselles.
68. HAMILTON. . . . Mémoires du Chevalier de Grammont.
358. HÉGÉSIPPE MOREAU. . Le Myosotis.
478. HEINE (HENRI). . . . Le Tambour Le Grand.
355. HENNIQUE (LÉON). . . Benjamin Rozes.
87. HEPP (A.). . . . L'Amie de Madame Alice.
295. HOFFMANN Contes fantastiques.
41. HOUSSAYE (ARSÈNE) . Lucia.
61. — Madame Trois-Etoiles.
119. — Les Larmes de Jeanne.
142. — La Confession de Caroline.
187. — Julia.
433. — Mil^l de La Vallière et Mme de Montespan.
245. HUCHER (F.) La Belle Madame Pajol.
407. — Œuvre de Chair.
- HUGO (VICTOR) La Légende du Beau Pécopin.
13. JACOLLIOT (L.) Voyage aux Pays Mystérieux.
56. — Le Crime du Moulin d'Usor.
67. — Vengeance de Forçats.
200. — Les Chasseurs d'Esclaves.
247. — Voyage sur les rives du Niger.
261. — Voyage au pays des Singes.
445. — Fakirs et Bayadères.
81. JANIN (JULES). . . . L'Ane mort.
286. — Contes.
294. — Nouvelles.
97. JOGAND (M.). . . . L'Enfant de la Folle.
405. LACOUR (PAUL) . . . Le diable au corps.
392. LAFARGUE (FERNAND). Les Ciseaux d'Or.
408. — Les Amours passent...
445. — La fausse piste.
467. — Fin d'Amour.
485. — Dette d'honneur.
315. LA FONTAINE Contes.
284. LANO (PIERRE DE). . Jules Fabien.
345. LAPAUZE (HENRY) . . De Paris au Volga (couronné).
372. LA QUEYSSIE (EUG. DE) La Femme de Tantale.
153. LAUNAY (A. DE) . . . Mademoiselle Mignon.
278. LAURENT (ALBERT). La Bande Michelou.
383. LAVELEYE (E. DE) . . Sigurd et les Eddas.
482. LEMAITRE (CLAUDE) . Marsile Gerbault.
457. LEMERCIER DE NEUVILLE (L.). Les Pupazzi inédits.
484. LEMONNIER (CAMILLE). La Faute de Madame Charvet.
272. LE ROUX (HUGUES). . L'Attentat Sloughine.
58. LEROY (CHARLES) . . Les Tribulations d'un Futur
144. — Le Capitaine Lorgnegrut.
289. — Un Gendre à l'Essai.

- N^o
176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
566. LEX Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
459. LONGFELLOW Evangéline.
16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
354. — Le Roman de Joël
35. MAISTRE (X. DE). Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROT (RENÉ) Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). La confession posthume
86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
252. — La Parpaillotte.
562. — L'Homme à l'Hermine.
455. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
175. — Un Mariage de confiance.
245. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
254. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
588. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
521. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) Quand j'étais Petite.

N ^o		
406.	HAILLY (G. D')	Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^o ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
338.	HÉGÉSIPPE MOREAU.	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI).	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON).	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE)	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Étoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mil ^l de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES).	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dettes d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE).	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY)	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
153.	LAUNAY (A. DE)	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE)	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE)	Marsile Gerbault.
437.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.)	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES).	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES)	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — **La Savelli**. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — **Le Friquet**. Illustrations de P. Kauffmann.
 — **Sœurette**. Illustrations de André Leroy.
 — **Pervenche**. Illustrations de G. Nicolet.
 — **Geneviève**. Illustrations de G. Nicolet.
 — **L'Amoureux de Line**. Illustrations de Lucien Métivet.
- HERMANT (ABEL). — **Nathalie Madoré**. Illustrations de H. Causon.
- HEYSE (PAUL). — **L'Amour en Italie**. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — **Raffles**. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — **Une Contemporaine de Napoléon**. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama**. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — **Mam'zelle Vertu**. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — **La Double Confession**. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — **Cadet Oui-Oui**. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux**. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot**. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — **Pilleurs d'Epaves**. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROT (RENÉ). — **L'Ange**. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — **Jim Blackwood, jockey**. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — **La Femme de Silva**. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — **Le Mur**. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — **Nos petits Cœurs**. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — **La Reprise**. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (EDOUARD). — **L'Incendie**. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — **Brugès-la-Morte**. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — **P'tites Femmes de Régiment**. Illustrations de l'Auteur.
 — **Ce sacré Poilut!** Illustrations de l'auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — **Mémoires des Autres**. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — **Mon Oncle Flo**. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — **Secrets d'Etat**. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce!** Illustrations de Fabiano.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, OEUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈBRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CAMOENS, LES LUSIADES.
CASANOVA (Jacques), MÉMOIRES. 6 vol.
CESAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE; — GÈNE DU CHRISTIANISME. 2 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
ESCHYLE, THÉÂTRE.
FENELON, TÉLÉMAQUE.
— DE L'ÉDUCATION DES FILLES.
FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOÉ.
GÛTHER, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADE.
— ODYSSEE.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.
LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES: PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
LE SAGE (A.-R.), HISTOIRE DE GU. BLAS DE SANTILLANE. 2 vol.
LESSING, THÉÂTRE.
LE TASSE, JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.
MAISTRE (X. DE), OEUVRES.
MALEBRANCHE, RECHERCHE DE LA VÉRITÉ, 2 vol.
MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIERE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
— DE L'ESPRIT DES LOIS. 2 vol.
MUSSET (A. de), PREMIÈRES POÉSIES. 1829-1835.
— POÉSIES NOUVELLES. 1836-1852.
— COMÉDIES ET PROVERBES. 2 vol.
— LA CONFESION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.
— NOUVELLES.
— CONTES.
— MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.
— OEUVRES POSTHUMES.
OVIDE, LES MÉTAMORPHOSES.
PASCAL, PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
RABELAIS, OEUVRES. 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), CONFESIONS. 2 vol.
— JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
— DU CONTRAT SOCIAL.
— ÉMILE, OU DE L'ÉDUCATION. 2 vol.
SCHILLER, LES BRIGANDS; MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
SCOTT (Walter), IVANHOE. 2 vol.
— LA JOLIE FILLE DE PERTH. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SOPHOCLE, THÉÂTRE.
SPINOZA, ETHIQUE.
STAEL (M^{me} de), DEL'ALLEMAGNE, 2 vol.
STENDHAL, LA CHARTREUSE DE PARME.
SUETONE, LES DOUZE CÉSARS.
VILLON (François), OEUVRES.
VIRGILE, L'ÉNEÏDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.
— HISTOIRE DE CHARLES XII.
— SIÈCLE DE LOUIS XIV. 2 vol.
WISEMAN (C^{nal}), FABIOLA.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine. 1 fr. 75